

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 757.—SAMEDI, 5 NOVEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES FRANÇAIS AU SOUDAN. — La déroute de Samory

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 NOVEMBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Chateaubriand et Veillot, par Grégoire le Solitaire.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—La Toussaint, par Mathieu.—Poésie : Pensées d'automne, par J.-D. Bergeron.—La bête-blanche, par A.-H. de Trémaudan.—Conseils à une jeune fille, par V. Hugo.—Le nouveau gouverneur.—Propos fantaisistes.—Poésie : L'œuvre humaine, par Abel Letalle.—Innocents et infortunés, par J.-H. Beniakoff.—Le troubadour, par Lys de la Vallée.—Épigramme.—Des fleurs pour un pleur, par F. de Thermes.—Récréations en famille, par Tom-Tit.—Poésie : Pensée d'automne, par Mme A. Daudet.—Zoologie, par V. Delosière.—La déroute de Samory.—L'art culinaire.—Amusements.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton—Choses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Les Français au Soudan : La déroute de Samory.—Le nouveau gouverneur-général du Canada : Lord Minto ; La comtesse Minto ; Miss Violet-Elliot, fille de Leurs Excellences.—Beaux-Arts : Le gros dégoûté (double page).—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT SOIXANTE-TREIZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 5 NOVEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

## CHATEAUBRIAND ET VEILLOT

Il y a deux écrivains que la France et l'Eglise catholique honoreront toujours de leur souvenir reconnaissant : Chateaubriand et Veillot.

Fils tous deux de notre siècle, l'un en a particulièrement illustré la première moitié, l'autre la seconde. Tous deux armés de la plume, ont fait revivre les beaux caractères des chevaliers français, des chevaliers chrétiens.

La Providence les avait évidemment suscités pour combattre les ennemis de l'Eglise que le dix-huitième siècle avait enfantés.

On le sait, hélas ! Voltaire et ses fils avaient déversé à pleines mains le ridicule et le mépris sur l'Épouse du Christ ; Voltaire et ses fils, par tous les moyens de séduction possibles, par le charme de l'éloquence et de la poésie, par le piquant de l'épigramme et de la

satire, par les licences voluptueuses du conte et du roman, s'étaient efforcés, non seulement de jeter de l'odieux sur les objets de la vénération publique, mais encore d'éteindre entièrement la foi dans les âmes.

Et l'on sait par l'histoire quels furent les résultats effroyables de tous ces efforts : une monarchie de huit siècles s'écroula, et l'Eglise de France vit fermer ses temples.

Mais la Providence qui veille toujours au maintien de l'ordre, qui veille toujours surtout à la stabilité de l'Eglise, et à qui les moyens ne manquent jamais, la Providence se choisit, entre autres, deux puissants ouvriers propres à accomplir ses desseins : ce furent les remarquables écrivains précités.

Tous deux, touchés de bonne heure de la grâce comme jadis Augustin, l'un par une lettre d'une de ses sœurs, l'autre par l'exemple d'une famille chrétienne, ils concurent le projet de consacrer leur plume à la défense de ce qu'il y a de plus grand au monde, la Religion.

Nous disons leur plume.

En effet, cet instrument a été une arme redoutable avec laquelle ils ont combattu le bon combat.

Doués tous deux, avec des nuances et des différences sans doute, doués des dons divers qui constituent l'écrivain d'élite, de grandes qualités du cœur et de l'esprit, d'une intelligence élevée, d'un goût exquis, d'un sens artistique, d'une vive sensibilité, d'une brillante imagination, d'une application infatigable à l'étude et au travail, ils avaient ce qu'il fallait pour croiser l'épée avec les fils de Voltaire, et redonner à la vertu et à la religion le respect qu'on leur avait enlevé.

## I

Le premier en date, Chateaubriand, commença la lutte par son immortel ouvrage, le *Génie du Christianisme*.

Ici, que le lecteur nous permette une réminiscence de jeunesse.

C'était en 1848, au séminaire de Nicolet, vers la première semaine d'octobre, par un de ces beaux jours d'automne que l'on revoit chaque année avec un vif plaisir, et qui jettent l'âme dans une douce mélancolie ; par un de ces jours où les rayons du soleil nous arrivent plus tièdes, où l'air est plus pur, où les bois, changeant leur verdure en un riche coloris, commencent à laisser tomber leurs feuilles sur le gazon ; où toute la belle saison, enfin, semble vouloir nous faire ses adieux.

Il n'y avait que quelques jours que, petit campagnard, nous avions franchi pour la première fois le seuil de la grande maison.

Les écoliers étaient en congé sous les Plaines.

Tout à coup, au milieu d'un groupe de rhétoriciens et de philosophes, une voix s'éleva et dit d'un accent ému :

— Grave nouvelle ! Chateaubriand est mort !

— Chateaubriand est mort ! redirent presque toutes les voix... Ah ! quel grand homme ! quel brillant écrivain ! quel défenseur de la religion !

Puis les mots : *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, *Atala*, *René*, les *Natchez*, et plusieurs autres, bien étranges pour nous, furent répétés à l'envi par ces élèves enthousiasmés.

Le lecteur soupçonne ici peut-être notre étonnement. L'illustre auteur français était loin alors d'être une de nos connaissances.

Mais ce nom sonore, prononcé avec tant d'intérêt par ces écoliers de hautes classes, nous resta dans la mémoire. Plus tard, lorsque nous eûmes atteint les Belles-Lettres et la Rhétorique, et fait quelque peu connaissance avec Chateaubriand, nous comprîmes tout l'intérêt manifesté par nos devanciers.

Chateaubriand, disions-nous plus haut, commença la lutte contre les philosophes du dix-huitième siècle, par la publication de son *Génie du Christianisme*. Dans une série de tableaux, il décrit, avec un style vraiment magique, incomparable, les beautés et les bienfaits du culte catholique. Tout est peint magnifiquement dans cette revue universelle : dogme, morale, cérémonies, sacrements, temples, cloîtres, missions,

science, littérature, architecture, peinture, musique, gouvernement.

La génération contemporaine fut littéralement charmée par ces descriptions si fraîches, si neuves, si magistrales. Tout le monde était ravi par l'expression de ces grandes pensées et de ces nobles et beaux sentiments. Plus d'un vieillard, même parmi les révolutionnaires, furent émus à la lecture de ces pages si ravissantes, et laissèrent tomber des larmes d'attendrissement. C'était comme une révélation de la beauté, de la bonté, de la sagesse divines.

On citait avec éloge le *Génie du Christianisme* dans les temples, on le lisait avec enthousiasme dans les salons et au foyer domestique.

Chateaubriand raconte avec un accent ému de bonheur, qu'un jour une obscure famille — le père et la mère — vinrent le féliciter et le remercier d'avoir par son livre facilité l'acte de la première communion à leurs enfants.

Le Voltairianisme se mit alors à perdre du terrain. On était surpris, étonné de voir que tant d'intelligences, tant de cœurs s'étaient laissés prendre à ces filets de l'erreur. On s'éloignait avec horreur de ces sources vénéreuses où l'on avait bu le poison de l'incrédulité. Les railleries faisaient place à l'admiration, le doute à la croyance.

On disait avec raison à la suite de l'auteur : " si le christianisme est si beau, si bon, si excellent, il est donc vrai, il est donc divin ! "

Effectivement, le beau n'est-il pas la splendeur du vrai ?

Les *Martyrs* de Chateaubriand suivirent d'assez près le *Génie du Christianisme*. Dans ce second ouvrage l'habile écrivain, s'efforçant de démontrer, par un exemple, que le christianisme est une source d'inspiration supérieure au paganisme, parle de nouveau splendidement de la puissance de la religion chrétienne. Sa plume d'or trace encore là des pages et des pages qui charment, qui ravissent.

Lacordaire, au soir de sa vie, relisant ce beau poème pour constater si la première impression qu'il en avait ressentie se renouvelerait, en fait une appréciation des plus flatteuses. Il résume son éloge en disant que la muse de Chateaubriand avait reçu le même jour, pour mieux nous charmer, la langue d'Orphée et celle de David.

Bien que toutes les œuvres littéraires de Chateaubriand ne soient pas exclusivement religieuses, cependant elles laissent, toutes, résonner plus ou moins la bonne note, la note de la foi. On y voit çà et là des pensées comme celle-ci : " O Chactas, elle est divine cette religion qui fait une vertu de l'espérance. "

Nous devons en excepter, toutefois, l'*Essai sur les Révolutions*, son premier ouvrage qu'il a regretté et qui est devenu l'une des causes providentielles de sa conversion.

Son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* renferme encore de très grandes, de très hautes pensées sur la Religion. En outre cet ouvrage a le mérite d'un style simple, naturel et toujours plein de fraîcheur.

A propos du style de Chateaubriand, il nous plairait de nous étendre davantage, et de faire ressortir l'un de ses secrets de l'art d'écrire ; nous voulons parler de la couleur locale. C'est avec raison que tous les critiques lui décernent unanimement le titre de Grand Peintre de la nature. Toutes ses descriptions, tous ses tableaux sont faits sur le vif, et marqués au coin de l'exactitude et de la fidélité.

Les voyageurs qui ont visité à sa suite les lieux qu'il a décrits, soit en Orient, soit en Amérique, soit en Europe, reconnaissent avec justice ce mérite du puissant écrivain. Et cette couleur locale qu'il observe toujours dans les descriptions de la nature, il l'observe également dans la peinture des mœurs et des usages d'une époque ou d'un pays.

La nature orientale comme la nature américaine lui ont fourni une quantité de couleurs, d'images, avec lesquelles il a donné à la langue française un regain de jeunesse.

Il a fait de cette langue l'une des plus harmonieuses, l'une des plus musicales que les langues

modernes puissent offrir : cette prose comme euphonie est l'égal de la plus riche poésie.

C'est Buffon, croyons-nous, qui a dit que le *style*, c'est l'homme. Si tel est le cas, rien d'étonnant que celui de Chateaubriand soit remarquable, et que l'on ait dit, comme l'on dit encore et que l'on redira probablement longtemps : le *style* de Chateaubriand.

Enfin, ce style a tellement d'éclat, de nombre, d'harmonie, que presque toute la génération qui l'a suivi en a gardé l'empreinte. Mains écrivains, en prose comme en poésie, l'ont imité.

Nous aimerions à dire aussi quelque chose de l'influence que cet homme de génie a exercée sur la critique littéraire, sur l'art comparé, sur la science comparée ; mais le cadre que nous sommes tracé ne semble pas le permettre.

Nous terminerons donc cette esquisse en rappelant que l'immortel écrivain fut fidèle aux principes religieux proclamés dans ses ouvrages : il mourut dans les plus vifs sentiments de foi.

C'était, comme nous l'avons dit, en 1848, pendant la révolution de juillet. En voyant entrer dans sa chambre la sainte Hostie, le Dieu qu'il avait si souvent et si bien chanté, l'illustre vieillard se leva sur sa couche et s'écria :

« Voilà un Roi que les hommes ne détruiront pas. »

On montre encore, à Paris, dans la rue du Bac, la maison où s'est éteint, à l'âge de quatre-vingts ans, ce glorieux enfant de la France et de l'Eglise catholique.

Le présent écrit nous a été inspiré à l'occasion des fêtes célébrées en France, à Saint-Malo, le 4 juillet dernier, lors du cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand.

Ces fêtes ont été on ne peut plus brillantes. Des milliers de Français, en particulier des milliers de Bretons, se sont fait un devoir de participer à cette glorieuse démonstration. La musique et l'éloquence y ont eu leurs représentants autorisés. Messieurs Télémaus et Colin, organistes bretons, ont écrit des motifs spéciaux pour la cérémonie religieuse. Messieurs de Vogué et Brunetière, tous deux académiciens distingués, et le Père Olivier, dominicain de renom, ont fait les frais de l'éloquence.

Ce n'était que convenance, ce n'était que justice : la France, la Bretagne, l'Eglise, devaient cette commémoration solennelle à l'enfant qui avait si bien mérité de toutes trois.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

P.-S.—Nous croyons devoir ajouter que nous ne prétendons point dire que le style de Chateaubriand soit toujours sans tache. Hélas ! Quel est le mortel qui soit parfait dans ses œuvres ? Quel est l'écrivain dont les ouvrages aient un mérite absolu ?

Dieu seul a ce privilège : ce cachet de la perfection ne brille que dans ses créations. Si, comme dit Horace, le bon Homère dort quelquefois, rien d'étonnant que l'auteur des *Martyrs* laisse aussi percer des faiblesses.

G. LE S.

## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 10 octobre 1898

Il y a plusieurs semaines déjà, j'avais lu dans des journaux canadiens et américains que la Malmaison, l'ancienne résidence de l'ex-impératrice Joséphine, venait d'être transportée aux Etats-Unis pour servir de villa à M. Astor, je crois ? En lisant ces lignes-là, j'en fus surpris et peiné, je l'avoue.

Mais voilà que nos journaux de Paris parlent d'une réception que donnera M. Osiris, de Paris, le propriétaire actuel de la *Malmaison*, dès que les travaux de restauration qu'il y fait exécuter seront terminés !

La Malmaison de M. Astor a-t-elle les formes d'un "canard" ? — ou celle de M. Osiris lui aurait-elle été enlevée pendant son dernier voyage en Espagne ?

Les Etats-Unis voudraient-ils toutes les gloires, même celle de posséder la maison des amours de Napoléon et de Joséphine ?

Voilà une conquête qui leur serait relativement plus facile que d'autres, puis qu'ici il ne s'agit que de lancer des dollars et non des bombes de pétrole !

Bien jolies, ces lignes cueillies dans le *Petit Bleu* de Paris :

Nous n'aurions pas cru qu'on dût le voir jamais reparaitre, ce mot de "pékin", forcément voué à la désuétude en un pays qui possède une armée nationale où passent tous ses citoyens.

Mais puisqu'on semble, dans certains milieux, chercher à réveiller une sorte d'antagonisme entre pékins et militaires — et comme il faut souhaiter que ce soit sans succès ! — le moment est propice pour rappeler un bien joli mot que fit Talleyrand un jour qu'il se querellait avec Augereau, lequel s'était emporté à le traiter de "pékin".

— Mais enfin qu'entendez-vous par pékin ? interrogea le diplomate.

Et l'autre d'un ton assez brusque :

— Nous appelons "pékin" tout ce qui n'est pas militaire !

— Et tout, de riposter Talleyrand, nous appelons militaire tout ce qui n'est pas... civil !

Heureux temps où de telles controverses se terminaient ainsi par un trait d'esprit !

Cela me rappelle un souvenir vieux de sept ans.

Nous étions à bord d'un steamer de la compagnie Richelieu, M. O.-M. Augé, l'éminent avocat, mort il y a quelques mois, le sympathique et aimable Dr O'Leary, de Montréal, avec sa gentille famille, et quelques amis. Nous cautions des causes civiles et criminelles, quand la chaise pliée de Mlle X..., se brisa et s'écrasa sur le pont. Avec son toujours bon sourire railleur, le Dr O'Leary demanda à M. Augé si son droit contre la compagnie sera une cause civile ou criminelle ?

Le savant et spirituel avocat de répondre :

— La chaise n'a certainement pas été civile !

Cette boutade pleine de galanterie nous fit bien rire, et Mlle X... ne se plaignit point de sa chute.

•••

Voici un fait bien parisien.

L'autre jour, à la consultation gratuite que donnait le Dr Variot, à l'hôpital Trousseau, deux femmes, mises avec beaucoup d'élégance, attendaient parmi la foule des patients. Et quand vint leur tour, le docteur dit :

— La consultation, c'est vingt francs que vous allez verser pour les pauvres.

Et les femmes s'en allèrent.

Alexandre Hepp, qui connaît bien son Paris — Paris des théâtres où chaque spectateur est placé selon son chic — ce Paris où l'habit fait l'homme quand même, écrit ces très psychologiques réflexions sur ce fameux coup d'œil du docteur :

Ah ! docteur, attention, il y a par là aussi des privations, des impossibilités, des angoisses, des sanglots, il y a des drames de fatalité sociale, de dignité, de fausse pudeur. Il n'est pas si aisé de scruter des cœurs sous l'enveloppe, et le dernier mot n'est pas à la leçon d'anatomie.

•••

La *Revue des Deux-Frances* du mois d'octobre, contient une foule de très jolies gravures d'un intérêt très grand : D'ailleurs, en voici l'éloquence sommaire :

La Bastille, par V. Sardou ; Pleurs dans le rêve, A. Fleury ; La dame à l'éventail blanc, par A. France ; Tapisserie, par J. Mahoudeau ; Ballade de la vigne, par B. Sulte ; Après la guerre, par A. Steens ; Les sphinx, par A. Letalle ; Le Paris du directoire, par XXX ; Narcisse, par M. Legrand ; La découverte précolombienne de l'Amérique, par B. O'Delany ; Dodo, mon fils, par J.-N. Legault ; Les apparitions de Tilly, par R. Allard ; Chronique américaine, par A. Bourbonnière ; Pour Georges Charette, par A. Smith ; Les Issaouas, par A. Parienti ; Le jardin, par Mérys ; Les Canadiens-américains, par A. Bonneau ; Critique musicale, par G. de Dubor ; Le théâtre à Paris, par P. Malpy ; Les théâtres, par Fantasio.

•••

Pour terminer, citons ces lignes du *Journal* — elles disent une lugubre et hautaine leçon, d'autant plus sympathique qu'elle est rare :

Un ancien président de République — de la République du Transvaal — est retourné, en quittant le pouvoir, à son métier de... charretier. On le voit,

maintenant, au pays des mines d'or, conduisant lui-même bravement sa charrette chargée de sable...

Un autre président de République — de la République Suisse — M. Fornerod, est employé dans les chemins de fer à... 150 francs par mois.

Quels exemples et quelles leçons...

RODOLPHE BRUNET.

## LA TOUSSAINT

L'origine de la grande fête de tous les Saints, que l'Eglise célèbre avec tant de pompe et de solennité le premier novembre de chaque année, date des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Rome antique avait consacré un temple magnifique à tous les faux dieux qu'elle adorait. Ce lieu sacré, connu sous le nom du Panthéon, a été célébré dans l'histoire de l'antiquité païenne.

Il fut construit au temps de la grande république romaine, embelli richement par l'empereur Auguste, celui-là même qui a pu dire : " J'ai trouvé Rome de briques et je la laisse de marbre," et livré au pillage lors de l'invasion de l'Italie par les hordes barbares.

Mais après que le Divin Rédempteur fût venu régénérer le monde, Rome, l'orgueil du paganisme, devint la Rome chrétienne, et le Panthéon passa aux mains des chrétiens au commencement du VII<sup>e</sup> siècle.

Boniface IV, un des successeurs de Saint-Pierre, consacra ce monument superbe au culte du vrai Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs.

Aujourd'hui c'est l'Eglise de Sainte-Marie de la Rotonde, ou encore de Sainte-Marie aux Martyrs.

Le Pape Grégoire III, qui siégeait sur la chaire de Rome en 731, changea la fête de tous les martyrs en la fête de tous les saints.

Au siècle suivant, vers l'an 835, le Pape Grégoire IV exhorta le roi de France, Louis le Débonnaire, à faire célébrer cette solennité par tous ses Etats : ce qui fut exécuté le premier jour du mois de novembre.

C'est depuis cette époque que la Toussaint est devenue la grande fête de l'automne, la fête qui clôt les beaux jours de l'été, la fête voisine de la mort.

C'est ce jour-là que l'Eglise fait entendre des hymnes d'actions de grâces pour célébrer le triomphe et la gloire de tous les vaillants soldats qui se sont enrôlés sous les plis austères du drapeau du Christ et qui sont allés d'un pas ferme planter leur croix au delà des phalanges de Satan vaincu. L'Eglise nous montre ces généreux vainqueurs resplendissant de lumière, goûtant les jouissances ineffables de la Jérusalem céleste. Ils ont des couronnes d'or sur la tête et des palmes immortelles dans les mains, *in capitibus eorum coronæ aureæ et palmæ in manibus eorum*.

C'est encore ce jour-là que ceux qui soupirant dans les peines et les labeurs passagers de cette vallée de larmes doivent prêter une oreille attentive à cette parole pleine d'encouragement : *Gaudete et exultate, ecce enim merces vestra est copiosa in calis !* " Rejoisissez-vous et faites éclater votre joie, car votre récompense sera grande dans les célestes parvis ! "

Mais si la fête de tous les Saints est belle, grandiose, sublime, elle est aussi de courte durée. La journée entière n'est pas encore écoulée, que déjà l'Eglise cesse ses chants de triomphe. Ses temples, décorés il y a un instant de mille fleurs, enveloppés de somptueux ornements, se dépouillent de toutes ces richesses pour disparaître sous les sombres et noires draperies de deuil. Après avoir chanté la gloire des élus du Ciel, l'Eglise, cette mère compatissante, songe à ses enfants qui ont cessé de combattre le bon combat, mais qui attendent dans les flammes purifiantes du purgatoire le moment tant désiré d'aller jouir là-haut de la récompense promise et de chanter les louanges du Dieu trois fois saint.

Ces bonnes âmes sont dans l'épreuve et elles ont besoin de consolations, de soulagement. Ne soyons pas sourds à leur appel déchirant. C'est une mère, un père, un frère, une sœur, un parent peut-être qui s'adresse à nous par cette voix qui répète : *Miseremini amici mei !* O vous qui êtes nos amis, ayez pitié de nous ! — MATTHIEU

## PENSÉES D'AUTOMNE

*Septembre disparaît... L'été nous abandonne  
Pour laisser large place aux froidureux automne.  
Au temps calme et serein de la douce saison  
Vont succéder les vents, la pluie et le frisson.*

*La nature devient triste, réceuse, sombre ;  
N'ayant plus son soleil, elle pâlit dans l'ombre ;  
Son visage livide, image des douleurs,  
Est souvent inondé par un torrent de pleurs.*

*Dans l'immense forêt, tout frémit, se désole :  
L'arbre perd sa verdure et la feuille s'envole  
Laisant la branche nue indiquer de son bras  
Que la belle saison s'achemine au trépas !*

*La nue est menaçante, et la lourde atmosphère,  
Dans une intime étreinte, enveloppe la terre  
De sa vapeur humide... On dirait un linceul  
Dont se drape l'été pour descendre au cercueil !*

*La semence a mûri, les fruits ont pris naissance ;  
Maintenant tout se fane et tombe en décadence :  
Le gazon est privé de sa verte couleur,  
La noix se gâte, un chancre en dévore le cœur.*

*L'oiseau craintif que cache un reste de feuillage  
Ne fait plus tressaillir les bois de son ramage ;  
Il n'ose répéter son gazouillis d'hier,  
Il est silencieux en songeant à l'hiver !*

*Jadis, au beau printemps, dans la plaine emboumée,  
Dans les prés, les collons, sous l'épaisse ramée,  
Il voltigeait gaîment, libre, content, heureux,  
Sautant sur un rameau, s'élançant vers les cieux.*

*Il aimait à sentir le souffle de la brise,  
Tendre comme un baiser, doux comme un chant d'église,  
L'effleurant en passant... Il aimait à se voir  
Dans le paisible étang uni comme un miroir.*

*Il aimait à mêler sa riche mélodie  
Au bruit du ruisseau plein de mélancolie ;  
Mais il aimait surtout le caressant soleil  
Dont le rayon doré solait son réveil !*

*Aucune idée, alors, de vent ni de froidure,  
Ne venait assombrir sa gaîté franche et pure,  
Et du matin au soir son joyeux trémolo  
Traversait la forêt sur l'aile de l'écho.*

*Mais le printemps n'est plus, et de son existence,  
A peine reste-t-il une humble souvenance :  
L'été, son successeur, aussi charmant que lui,  
S'est montré souriant, gentil... puis il a fui !*

*Maintenant c'est l'automne, austère, plein d'orages,  
Devant qui tout pâlit, soleil, gazon, feuillages ;  
Il apporte les vents, le givre et le frimas,  
Il nous montre l'Hiver qui s'avance à grands pas !*

J.-D. BERGERON.

## LA BÊTE-BLANCHE

Tout le monde sait qu'il n'y a peut-être pas de pays où l'on soit plus superstitieux que la Bretagne, le refuge des Korigans et des Loups-Garous, des revenants et des feux-follets.

Dans certaines parties de cette contrée au cachet si mystérieux et si poétique, le sujet de bien des histoires au coin du feu, l'hiver, est ce qu'on appelle la Bête-Blanche. Quand le vent souffle lugubrement dans les branches des arbres énormes qui entourent l'habitation où de nombreux voisins se sont réunis pour passer la veillée, ou qu'il s'engouffre en grondant dans la large cheminée, il semble que les bons paysans prennent plus de plaisir à se raconter les uns aux autres les histoires les plus fantastiques et les plus terrifiantes. Il est bien rare alors que quelque histoire de Bête-Blanche n'arrive pas sur le tapis. Ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est toujours le père, la mère, ou le grand-père, la grand-mère de celui qui parle qui a été témoin du fait : lui-même n'a jamais rien vu.

Par extraordinaire, ce soir-là, le conteur avait vu, de ses yeux vu, la fameuse Jeannette, (c'est le nom que l'on donne familièrement à cet animal mystérieux.)

Vous pensez si l'on rapprocha vivement les chaises et si l'on s'appêta anxieusement à écouter l'histoire ! Pendant deux ou trois minutes, on n'entendit que le

bois sec qui pétillait dans l'âtre et la bise qui sifflait d'un ton lugubre dans le coin de la maison.

Fier de l'intérêt qu'il excitait, le narrateur ne semblait cependant pas pressé de commencer, voulant sans doute donner par là plus d'importance à son récit.

Il finit donc tranquillement de bourrer son "brûle-gueule" et de l'allumer à un tison du foyer, se passa lentement les deux jambes l'une par-dessus l'autre, croisa de même ses deux mains sur son genou, attira deux ou trois lentes bouffées de fumée, toussa quatre ou cinq coups et... commença :

— Mes gars, de mon temps, ce n'était pas si facile que maintenant d'aller voir les filles, allez. Au jour d'aujourd'hui, vous prenez votre plus proche voisin ou votre meilleur ami et, tout guillerets, vous vous dirigez en chantant et en riant du côté où de beaux yeux et un joli petit minois vous attirent ; puis, une fois arrivés, vous vous asseyez à la table autour d'un bon pichet de cidre au ventre bien arrondi et plein de promesses, ou près d'un feu bien gai, comme ce soir. Vous avez tout ce qu'il vous faut, quoi ! l'heure de retourner au logis venue, vous dites : "Bonsoir, la compagnie," et revenez à l'endroit d'où vous êtes partis sans plus de façons, chantant plus haut qu'à l'aller et criant à tue-tête aux buissons de chaque côté du chemin votre joie et votre amour ! Une fois rendus vous vous étendez prestement entre vos draps et tout est dit.

— De mon temps, à moi, c'était bien différent, croyez-moi. Sans vouloir parler des routes qui n'existaient pas, alors qu'il nous fallait passer par des petits chemins boueux et défoncés, creusés par le temps et les charrettes au milieu des terres, nous avions encore les mille tracasseries du diable qui se déguisait d'une multitude de façons.

— Je vais vous dire pourquoi maintenant on en voit moins souvent de toutes ces choses-là : c'est qu'à la messe aujourd'hui, le clerc passe derrière l'officiant pour porter le missel du côté de l'épître à celui de l'évangile, tandis qu'autrefois il passait par devant. Rien d'étonnant alors que le diable pût se promener comme il voulait et prendre toutes les formes qui lui convenaient."

Satisfait de cette explication — qui n'en était pas une — le sérieux conteur résuma sa position commode qu'il avait un instant abandonnée pour mieux accentuer sa démonstration.

— Je disais donc que pour nous autres, ce n'était si facile que cela de courir la prétentaine.

— Je me rappelle qu'un soir — je n'oublierai jamais cette aventure — je m'en revenais avec Mathurin Roland — le pauvre vieux, il est mort déjà, lui — de voir une fille qui demeurait à la Rigaudière. Vous savez si c'est tout près d'ici ! Il faisait un temps noir, noir, à ne pas se voir le nez l'un de l'autre : avec cela une pluie fine, qui nous perçait jusqu'aux os : jugez si c'était intéressant !

— Pour comble de malheur — comme nous arrivions à la barrière du Clos du Four que nous devions passer pour rentrer chez nous, il nous sembla voir quelque chose ou quelqu'un dressé au beau milieu de la barrière : la forme était toute blanche, tranchant sur le fond noir de la nuit, et ne bougeait pas plus que si elle avait été scellée à l'endroit qu'elle occupait.

— Bien des fois, jusqu'alors, nous avions entendu raconter des histoires de la Bête-Blanche, mais nous n'avions jamais pu la voir : nous ne doutâmes pas cette fois, que nous avions l'être mystérieux sous les yeux. Ma foi, je ne dirai pas que nous n'avions pas un brin peur, car je mentirais et ce n'est pas mon défaut.

— Tout de même, il nous fallait nous décider : pas moyen de passer par ailleurs, vous le savez aussi bien que moi. Nous avions la barrière à franchir pour continuer notre chemin, et force-tout nous devions y passer.

— Heureusement, dans ce temps-là, nous ne sortions jamais sans être munis de fort gourdins.

— Tant pis, dis-je à Mathurin ; nous sommes deux, elle est toute seule. Du diable si nous n'en venons pas à bout."

— Tout en disant cela, j'avancai le plus hardiment possible du côté de la barrière, suivi de près par mon

compagnon, bien décidé à ne pas me laisser faire la barbe par cette mâtime de Jeannette.

— Elle, cependant, ne bougeait pas : plus nous approchions, plus ses formes nous apparaissaient distinctes : c'était à peu près la taille d'un gros chien de berger. Elle se tenait parfaitement dressée sur ses deux pattes de derrière, celles de devant appuyées sur le haut de la barrière. Elle nous vit arriver et ne remua pas. J'arrivai à trois pieds d'elle : elle ne fit pas un mouvement.

— Voyant qu'elle ne semblait pas nous vouloir de mal, je lui dis, non sans un certain tremblement dans la voix :

— Que nous veux-tu, Jeannette ?

— Pas de réponse.

— —Pouvons-nous passer ?

— Rien, pas un mot.

— Je commençais à être intrigué. Voyant qu'elle était si inoffensive, je me hasardai à la toucher du bout de mon bâton, puis bientôt du bout des doigts et enfin je fus assez hardi pour lui prendre les deux pattes qu'elle avait sur la barrière ; je la tirai ainsi de côté, pendant que Mathurin passait, et passai moi-même. De tout ce temps, elle ne dit pas un mot ni n'essaya de s'échapper.

— Sitôt que nous fûmes passés, la laissant à son poste d'observation, nous nous retournâmes : plus rien, la barrière était inoccupée.

— Maintenant, si Mathurin Roland vivait, et que vous ne me croiriez pas, je vous dirais d'aller lui demander. Vous verriez ce qu'il vous dirait de la frousse qu'il eût de cette aventure pendant plus de quinze jours plus tard."

Très bien, mais Mathurin Roland n'étant plus de ce monde, personne ne se proposa pour l'aller consulter dans l'autre.

A H de Trémaudan

## CONSEILS A UNE JEUNE FILLE

Y a-t-il sur la terre un être plus aimé, plus choyé, j'allais dire plus gâté que la jeune fille ? Elle ne trouve devant elle que des personnes disposées à lui être agréables ; mais, en retour de tant d'attentions, elle voudrait la voir parfaite, et les plus grands écrivains se sont plu à lui donner des conseils. Victor Hugo lui recommande de travailler, de rester pure, d'être calme, joyeuse et bonne :

*Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,  
Présente à ton libeur, présente à la prière,  
Qui dit tout bas : travaille ! oh ! crois-la ! Dieu, vois-tu,  
Fit maître du travail, que l'insensé repousse,  
Deux filles : la vertu, qui fait la gaîté douce,  
Et la gaîté, qui rend charmante la vertu !*

*Sois pure sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,  
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,  
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,  
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,  
Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,  
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !*

*Sois calme. Le repos va du cœur au visage ;  
La tranquillité fait la majesté du sage.  
Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité ;  
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes ;  
La joie est la chaleur qui jette dans les âmes  
Cette clarté d'en haut qu'on nomme la Vérité.*

*Sois bonne. La bonté contient les autres choses.  
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes  
Compose de bonté le penseur fraternel.  
La bonté, c'est le fond des natures augustes.  
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes  
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.*

*Ainsi, tu resteras, comme un lis, comme un cygne,  
Blanche entre les fronts purs marqués d'un dieu signe ;  
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,  
Des saintes actions amassant la richesse,  
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,  
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits !*

VICTOR HUGO.

## LE NOUVEAU GOUVERNEUR

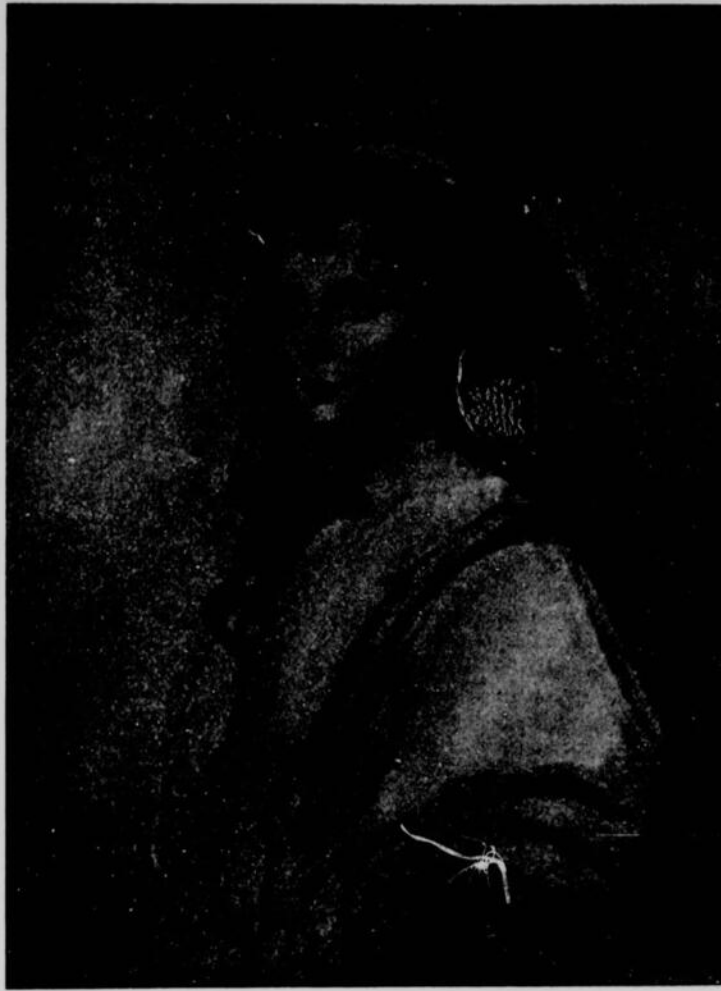
Dans quelques jours doit arriver notre nouveau gouverneur-général, lord Minto, remplaçant lord Aberdeen, dont la démission a été acceptée.

Nous donnons ci-après quelques notes biographiques sur lord Minto ; ces notes ont été traduites d'un journal anglais, par un de nos jeunes amis, que nous remercions sincèrement.

Gilbert-John - Elliot - Murray - Kynymound, quatrième comte de Minto, naquit en 1845 et, après avoir passé ses examens à Cambridge, il entra, en 1867, dans les Gardes Ecossoises. Durant la guerre entre la Turquie et la Russie, en 1877, il fut attaché à l'armée turque, puis il fit la campagne d'Afghanistan en 1879, celle d'Egypte en 1882, et en 1883 fut nommé secrétaire militaire du gouverneur-général du Canada.

Quand la rébellion de 1885 éclata, il résigna sa position de secrétaire pour s'engager dans la milice canadienne, où il fut nommé chef d'état-major. Le jeune officier était très populaire et bien aimé des éclaireurs Canadiens-français, ainsi que des cavaliers de Boulton, car, pendant les marches de l'avant, il chevauchait invariablement avec la cavalerie irrégulière.

Les ancêtres de lord Minto ont servi leur pays avec fidélité. Les Elliott étaient, dans les premiers temps, des guerriers des frontières et ont été, pendant quatorze siècles, d'importantes figures dans l'histoire.



Miss Violet-Elliot, fille de Leurs Excellences

La comtesse de Minto a aussi du sang d'administrateurs dans les veines. Son père, l'honorable Charles Grey, fut secrétaire privé du prince Consort, puis de la Reine. Son grand-père, le second comte de Grey, a été premier ministre de 1830 à 1834, et son grand-grand-père était un galant soldat qui s'est distingué lors de la première guerre américaine. Il fut créé comte de Grey en 1806, et est l'aïeul du présent sir Edward Grey, qui fut sous-secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères, et de qui l'on attend de grandes choses.

Lord et Lady Minto, qui furent mariés à Saint-Margaret's Westminster, il y a quinze ans, ont deux fils et trois filles. Leur héritier est Victor-Gilbert-Lariston-Garnet-Elliot-Murray-Kynymound, vicomte de Melgund, né en 1891.

## PROPOS FANTAISISTES

Certains hommes que nous connaissons seraient heureux s'ils perdaient leur réputation.

La chose la plus curieuse au monde, c'est une femme qui n'est pas curieuse.

Beaucoup d'hommes sont comme les poules, ils cherchent toujours à se percher plus haut que les autres.

Flattez une femme, et elle vous aime. Plaiguez-la, et elle vous abhorre.

Certains hommes sont créés de poussière mêlée à beaucoup de gravois.



Lord Minto



La comtesse Minto

## L'ŒUVRE HUMAINE (\*)

*Oh ! cet amas sacré des siècles travailleurs,  
Dont l'avenir devra transmettre la puissance  
A d'autres siècles sûrs de la magnificence  
De ces labours prédits, et qui sont les meilleurs !*

*Oh ! ce monument cher des temps antérieurs,  
Dont, superbe, enevant l'auguste renaissance,  
L'homme voudrait avoir la noble jouissance,  
Comme un tribut promis aux dieux supérieurs !*

*Et pourtant qui nous dit que ce labeur immense  
N'est pas le fruit percé d'une sombre démence,  
Dont l'homme à tout jamais est le seul héritier ?*

*Et qui prouve qu'un jour, la face toute blême,  
Reconnaissant l'erreur flagrante du problème,  
Il ne lui faudra pas le refaire en entier ?*

ABEL LETALLE.

Crèvecœur-le-Grand, (Oise) France.

## INNOCENTS ET INFORTUNÉS

ÉPIQUE DE LA VIE EN RUSSIE

— Voyons ton histoire, fit un des deux voyageurs assis vis-à-vis de l'autre, dans un wagon de chemin de fer, en Russie.

— La voici, mon ami.

Anna était plus jeune que moi de deux ans, je crois. J'avais dix-neuf ans. Nous étions voisins et nous nous aimions tendrement. Malgré que nous n'eussions pas rencontré le moindre obstacle dans notre amour, un soir il fut convenu entre nous qu'après minuit, quand les nôtres seraient endormis, nous fuirions nos nids paternels.

La nuit était noire, aveugle et, nous voyant à peine l'un l'autre, nous marchions à pas hâtés dans la direction de la gare du chemin de fer qui devait nous transporter quelque part loin de nos parages.

Tout à coup, nous fûmes arrêtés net, cloués au sol pour ainsi dire, nos yeux éblouis ou émerveillés par un spectacle grandiose qui se déroulait devant nous.

A quelques kilomètres de nous, une lumière rouge se leva, semblant sortir de l'immense forêt qui, à notre connaissance, s'y trouvait. Après avoir disparu une seconde, cachée ou couverte par quelque matière plus épaisse, elle apparut de nouveau, plus large qu'auparavant, avec plus d'éclat également.

Après quelques secondes encore, des vagues brûlantes se levaient, fières et majestueuses, jusqu'au ciel, jetant des flammes à droite et à gauche qui, à leur tour, touchaient le ciel, fraternisant avec les nuages, éclairant l'atmosphère de leur lumière émouvante et cruelle, et rendant ainsi le noir de la nuit plus épais et la nuit elle-même plus sinistre.

En même temps, des voix humaines dénotant le désespoir et implorant assistance se firent entendre, voix qui, mêlées aux sonneries des cloches et aux roulements des tambours qui les suivirent de près, produisirent un vacarme indescriptible.

Et les flammes montaient toujours, encore plus fières et plus furieuses que tout à l'heure, se riant de toutes ces plaintes et signes d'alarmes. On aurait dit qu'encouragées dans leur œuvre destructive, elles redoublaient de zèle atroce et ravageaient tout ce que leur souffle puissant pouvait rendre impuissant—bref, un incendie monstre !...

Nous n'avions plus aucun doute sur l'endroit même du spectacle terrifiant : l'Institut des aveugles brûlait.

Je ne saurais vraiment dire comment nous parvînmes à y arriver à temps pour voir l'incendie, séparés que nous en étions par une assez grande distance. Toujours est-il que nous étions parmi les premiers arrivés, et, dans le désarroi général, personne ne fit attention à notre présence plus qu'irrégulière à un tel spectacle.

Dès les premiers moments de notre arrivée à l'Ins-

titut, l'incendie en lui-même cessa de nous intéresser—moi, du moins. Il y avait d'autres tableaux aux couleurs moins criantes, mais bien plus fortes que celles des flammes, tableaux dont l'ensemble touchait plus l'âme, parlait plus à l'esprit...

Deux cents aveugles, hommes et femmes, fuyaient dans un désordre intraduisible, levant les jambes haut comme s'il leur fallait franchir quelque balustrade, se cognant contre les arbres, se heurtant les uns les autres, non sans pousser dans ces cas des cris de frayeur et des gémissements déchirants et se disant des injures qui, sur les lèvres de ces innocents, sonnaient doublement horribles.

La main dans la main, nous suivîmes, Anna et moi, tantôt un groupe, tantôt un autre, suffoquant d'émotion, nous abandonnant entièrement à une sorte de curiosité malsaine, oubliant le monde.

— Sommes-nous hors de danger ? entendions-nous l'un de ces infortunés demander à l'autre.

— Il faut le croire, puisque la chaleur paraît nous tourner le dos. Ça ne brûle plus le visage. Encore quelques pas, et on pourra s'asseoir, je crois.

Un peu plus loin, un groupe composé de plusieurs personnes vint s'installer sur l'herbe imprégnée d'une forte odeur de brûlé, s'ajustant sur leurs sièges, se touchant à tour de rôle et se reconnaissant ainsi sans difficulté.

— Penses-tu que les nôtres sont tous sauvés, Pierre ? demandait l'un d'eux d'une voix grave de basse profondeur.

— Dieu sait, répondit une autre voix non moins grave, après un long silence. Dans un tel cas, nos surveillants, je pense, oublieraient volontiers notre existence, ne s'occupant que du sauvetage de leur propre vie.

— Et ce sauvetage, ils le commenceront par le sacrifice de nous-mêmes, tu veux dire...

Après quelques secondes d'un silence de mort qui traduisait éloquentement toute la tristesse de leurs craintes légitimes, ainsi que toute leur impuissance devant l'immensité de leur malheur, l'un d'eux dit timidement :

— Une idée me vient, mes enfants. Je veux bien vous la dire si vous promettez de ne pas tourner mes paroles en ridicule dans le cas où vous n'approuveriez pas cette idée. — A mon avis, nous avons beaucoup d'avantages sur les voyants. Voici : Tandis que nous, nous avons une soif suprême de curiosité pour des choses de la terre, eux, ils doivent être rassasiés de tout. Moi, je voudrais voir parce que je suis né aveugle, mais si ce n'était pas le cas, j'aurais un désir puissant de moins et partant de ce point de vue je me demande : quelle serait la vie d'un homme dont tous les désirs ou vœux seront satisfaits ?

— Dis plutôt que la satisfaction elle-même n'est qu'une désillusion...

— Tant mieux alors. C'est donc le vide, le néant qui s'ensuit...

— Mais le plaisir momentané de la satisfaction ?

— Et l'amertume éternelle de la désillusion ?

— N'importe, ça vaudrait bien la peine de voir le monde, de voir un incendie monstre par exemple.

— Et sois-en certain, que c'en est un spectacle grandiose. Le plus agréable à l'âme humaine et le plus beau des éléments de la nature aussi !

— Pourquoi le plus agréable ?

— Parce que l'homme connaît les moyens de le maîtriser et ose le faire, tandis qu'il ne peut aspirer à y arriver avec aucun autre élément de cette même nature.

— Et pourquoi le plus beau ?

— Parce que ses images sont uniques, ses figures vraies, ses expressions franches et surtout, parce que ses tendances sont plus rapprochées de celles de la vie terrestre ! Mon vœu est de détruire, d'anéantir !...

— Et l'orage ? Et la tempête ?

— Eux, vois-tu, mon ami ! Ils sont sans doute les orateurs de la nature, tandis que les flammes en sont les exécuteurs.

— Hé ! Écoutez mes amis ! Puisque le voilà entraîné de distribuer des titres aux éléments, demandons-en lui quelques-uns pour nous-mêmes. Entre camarades, voyons !

Ils se mirent à rire de bon cœur.

— Attendez donc, mes braves. Qu'il nous dise quel est le titre de la pluie.

— C'est la sourde et muette de la mère nature. Mais écoutez-moi, s'il vous plaît. J'ai à vous payer votre ton de raillerie et je ne vous ferai pas attendre longtemps. Allez-y ! Continuez ! Toi, Pierre, surtout. Va, mon philosophe ! Questionnez-moi !

— C'est bien, monsieur le premier magistrat qui trouve qu'il est préférable de ne pas voir. — Quelle est la place de la fumée ?

— C'est cela, monsieur ! Je m'attendais à te voir vite tomber dans mes filets. La place de la fumée est celle de l'imbécile de la nature — je veux dire la tienne. Car la fumée est l'aveugle de la nature...

Un fou rire éclata dans la compagnie de ces infortunés, mais l'orateur cherchait à continuer.

— M'as-tu compris, philosophe ?

— Je te le jure, ami. Ne sommes-nous pas de la même famille ?

— Oh ! Attendez donc à vous fâcher, interrompit quelque autre confrère.

— Qu'est-ce que tu dis concernant la différence entre les aveugles et clairvoyants dans la conception de la divinité ?

— Eh bien ! Ne sommes-nous pas plus en mesure d'apprécier l'invisible que les clairvoyants ? Puis, à vrai dire, l'invisible pour moi, c'est comme le visible pour eux, pour les voyants. J'en suis rassasié et de grâce n'en parlons plus...

— Mais tu ne voudrais guère voir une belle femme, n'est-ce pas ?

— La plus belle femme doit être la nuit, et la nuit éternelle d'un aveugle la plus belle entre toutes. Ces moqueries ! Ces railleries d'idiots ! Est-ce que tu n'as aucun attachement à ton état ? Et, crois-tu que si, par quelque miracle, on a la malchance de te rendre la vue, tu ne regretterais point le noir, les ténèbres de ton passé qui avaient été ta lumière à toi, sphère dans laquelle tu as vécu, où tu as connu bonheur et surtout malheur, où la douleur elle-même était un enivrement ? Maintenant, parlant de la femme à un autre point de vue, je te dirai que la non possibilité de la voir la rend certainement encore plus intéressante, la place sur un piédestal plus élevé ou sur un trône plus sublime. Oh ! Enfants que vous êtes ! Notre ennemi, c'est le manque de variété et voilà tout.

A peine l'infortuné a-t-il achevé ces paroles qu'une jeune fille aveugle s'approcha du petit groupe, éfrayée et hésitante.

Nous ne disions rien.

— Y a-t-il des femmes ici ou des hommes ? demanda-t-elle, inquiète et hésitante.

— Il n'y a que des hommes, répondit l'orateur aveugle, l'indifférent aux charmes extérieurs du beau sexe.

Voyant que la jeune aveugle avait l'intention de s'éloigner, Anna intervint, la prenant par le bras et lui expliquant qu'elle était prête à la guider, et réussit à la calmer.

Nous sommes restés longtemps avec elle ; l'orateur seul du groupe des hommes s'associa à notre compagnie.

Quelques mois après, la jeune aveugle portait mon nom, Anna, celui du jeune homme infortuné.

— Et alors ?

— La vie avec moi pesait à ma femme. " Je ne peux plus vivre avec toi, me répétait-elle, après les premiers quelques mois de vie conjugale. Tu me domines, ta supériorité m'écrase. Tu me paraissais aussi puissant que l'est le soleil. Séparons-nous, je t'en supplie !

— Et Anna ?

— Et le mari d'Anna, tu peux dire ? Eh bien, lui, il devint jaloux et terrible dès les premiers jours de leur union. " Tout est faux et téméraire en toi, disait-il à sa malheureuse femme. On ne sait jamais ce que vous pensez, vous autres, voyants."

Les choses dans les deux ménages s'aggravaient d'un jour à l'autre. Je gagnais assez, cependant, en donnant des leçons, pour vivre confortablement, ce qui

(\*) M. Abel Letalle est le critique littéraire et critique d'art attaché à la Revue des Beaux-Arts, au Journal des Artistes, etc. Il a bien voulu écrire ce sonnet spécialement pour LE MONDE ILLUSTRÉ : nous lui sommes vivement reconnaissant de cet envoi, et espérons qu'il nous continuera sa bienveillance.

fut également le cas avec Anna, mais nos vies étaient bel et bien empoisonnées.

—Et la fin, mon Dieu ! la fin.

—La fin ?... Un jour, nous eûmes l'incroyable surprise de constater que ma femme s'était enfuie avec le mari d'Anna. Peu après, nous apprîmes qu'ils étaient devenus victimes d'un accident, qui leur avait coûté la vie.

—Et...

—Et je vais à présent, chercher Anna chez ses parents, pour l'épouser.

*Jean H. Beniakoff*

LE TROUBADOUR

I

Si vous cachez l'objet pour qui mon cœur soupire  
Et qu'appellent mes pleurs,  
Bois, montagnes, vallons, soulagez mes douleurs !  
Et toi qu'ont attiré les accents de ma lyre,  
Dis-moi, bel étranger, sous quels cieux il respire.  
Rends à mes chers amours,  
Rends l'étoile à mes nuits, le soleil à mes jours,  
Au plus vaillant des chefs, mon Dieu, rends sa couronne.

Tels étaient les vers qu'un pauvre ménestrel lançait aux échos de la route qu'il parcourait d'un pas chanceux. Couvert de haillons, il passait de ville en ville, de village en village avec son luth, seul ami qui lui restait et sur lequel couraient ses doigts agiles, pendant qu'il redisait d'une voix douce et mélancolique son refrain favori :

Si vous cachez l'objet pour qui mon cœur soupire  
Et qu'appellent mes pleurs, (etc).

et il parcourait les rues au milieu de l'admiration qu'il faisait naître.

Combien de fois, au pied des tours des vieux manoirs, commençant sa chanson accoutumée, il avait attendri le cœur de la sentinelle impassible : alors le pont-levis se baissant et lui permettant de passer, on l'introduisait dans de vastes salles où, après avoir écouté sa plainte, on lui donnait, servie dans une coupe d'or, une liqueur rafraîchissante en lui disant : " Charmant troubadour, demande ce que tu voudras en récompense de tes chansons : nous te le donnerons " ; mais après un instant de repos il reprenait son pèlerinage, il recommençait son chant auquel parfois il ajoutait :

O Richard, ô mon roi,  
L'univers t'abandonne ;  
Mais Blondel est à toi,  
Dieu, rends-lui sa couronne.

car le mystérieux troubadour était le comte Blondel, le poète et le favori de Richard.

En traversant l'Allemagne, Richard s'était vu arrêté et emprisonné par Léopold qu'il avait insulté en faisant jeter ses drapeaux dans les fossés de Saint-Jean d'Acre.

L'armée anglaise, revenant dans sa patrie, franchissait tristement les arcs de triomphe élevés sur son passage, et lorsque les grands du royaume demandaient leur roi, les officiers baissaient la tête, exprimant le regret d'avoir abandonné leur vaillant chef que souvent on avait vu, ainsi qu'un autre Roland, marcher à la tête de son armée pour partager ses dangers.

Cependant, la joie du retour fit bientôt oublier l'absence de Richard, et pendant que ses soldats se réjouissaient au sein de leur famille, l'infortuné roi était captif au château de Trifels.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la disparition du roi Richard ; ne le voyant point revenir, le conseil avait disposé de la couronne. Seul, le comte Blondel lui était fidèle ; l'amitié ne se lasse pas ; mais bien qu'elle espère, elle ne saurait attendre toujours.

Un soir, c'était la veille de l'anniversaire de la disparition de Richard, Blondel était entré dans une

église et priait le ciel de lui faire connaître le sort de son roi, lorsque tout à coup, il lui semble entendre une voix lui dire que son ami vivait encore. Aussitôt il se lève, s'avance jusqu'à l'autel et la main devant le tabernacle, il jure de ne plus boire de vin, de ne plus ceindre l'épée avant d'avoir retrouvé son prince.

Quelques jours plus tard, Blondel, en habit de troubadour, partait pour la Germanie à la recherche de son roi. Il avait fouillé bois et vallons, soupiré à tous les échos les accents de sa voix plaintive ; mais ses recherches étaient demeurées infructueuses. Déjà l'espérance allait abandonner ce cœur fidèle ; mais rentrer dans sa patrie sans Richard, que pouvait-il faire sinon aller pleurer et mourir auprès d'un torrent solitaire ?

Un soir qu'il était au pied d'une tour où personne ne venait lui offrir le pain de l'aumône et la couche hospitalière, il commença d'une voix sonore les " Adieux d'Ossian " :

" Dernier fils d'un héros que la gloire enflamme,  
Autour de moi tout dort du sommeil de la tombe ;  
Et je ne puis mourir."

A ces mots, des larmes abondantes inondèrent le visage de Blondel. Il laissa tomber son luth et sa voix expira plaintive dans la solitude de la nuit ; mais semblant tout à coup s'éveiller d'un rêve, il reprend son instrument et lance au milieu de la nuit ces trilles d'une voix brisée :

O Richard, ô mon roi,  
L'univers t'abandonne,  
Mais Blondel est à toi,  
Dieu, rends-lui sa couronne.

La beauté de la nuit, les étoiles scintillant au firmament, la lueur pâle de la lune se reflétant sur la cime des montagnes et sur les collines environnantes, tout lui semblait si charmant, qu'il entonna de nouveau la première strophe de l'hymne qu'il aimait tant chanter avec son maître et qu'il avait composée avec lui :

Il est minuit (etc.)

mais, ô bonheur inespéré ! l'écho ne répond pas seul cette fois. Du haut de la tour une voix continue :

O vous que la paix environne,  
Dormez habitants des déserts,  
Dans les forêts et dans les airs  
Au sommeil que tout s'abandonne.

Blondel, frappé d'étonnement, lève les yeux et aperçoit à travers les créneaux, les traits de celui qu'il aime tant et qu'il cherche depuis si longtemps. Il tend les bras vers Richard qui, lui aussi, l'a reconnu et l'appelle des plus doux noms de l'amitié.

—Ils sont comblés, mes vœux les plus ardents ! O astre de mes jours, je puis te contempler ! Mais, que dis-je, je suis libre et tu es dans les fers. Compte les heures et ne crois plus à ma fidélité, si la seconde aurore ne me voit dans tes bras pour être heureux et libre avec toi, ou partager tes chaînes.

N'écoutant plus que son courage, il court obtenir la grâce de son royal ami. L'amitié triompha de la haine ; et la seconde aurore trouva dans les bras de son maître le fidèle serviteur lui annonçant l'heureuse nouvelle de sa délivrance, de son retour.

*Les Deux Billes*

ÉPIGRAMME

Sait-on pourquoi le pouce est plus court que les autres doigts de la main ? Une épigramme du siècle dernier nous l'explique :

Quand on fait mal ce qu'on doit faire,  
On s'en mord les pouces, dit-on ;  
C'est du péché du premier père  
Que dérive ce vieux dicton.  
Car le gourmand avec sa pomme  
Se mordit les pouces aussi.  
Et, de père en fils, voilà comme  
Nous avons ce doigt raccourci.

DES FLEURS POUR UN PLEUR (\*)



Oh ! que j'aurais aimé les jasmains et les lis,  
L'œillet, le syringa, la rose veloutée !  
Je parlais en pleurant... Des fleurs du Paradis  
Dieu faisant un tas : "Tiens, prends cette brouettée."

F. DE THERMES.

Montréal, octobre 1898.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

UNE OU DEUX BILLES ?

Prenez une boulette de mie de pain bien ronde ou une bille ; posez-la sur la table, et faites-la aller et venir entre les extrémités de l'index et du médium (ou doigt du milieu) de la main droite ; il vous semblera, surtout si vous ne regardez pas votre main, que vous faites rouler sous votre doigt deux billes et non pas une ; ce phénomène est d'autant plus sensible que vous ferez l'expérience pour la première fois.



Voilà, n'est-ce pas, une très curieuse illusion du toucher, à laquelle tout le monde se laisse prendre. L'opérateur éprouve la même satisfaction que s'il touchait une bille située à droite de son doigt du milieu et une seconde bille située à gauche de son index. Cela tient à l'habitude que nous avons de toucher les objets en laissant les doigts dans leur position normale. Au bout de quelques essais de ce genre, cette illusion finirait par ne plus exister pour nous.

Les corps cylindriques peuvent aussi se prêter à notre récréation d'aujourd'hui ; un crayon ou un porte-plume, roulés ainsi entre les deux doigts croisés, nous fourniraient la même illusion. Si quelqu'un d'entre vous, connaissant l'expérience de la bille double, me disait qu'elle est vieille comme Hérode, je pourrais lui répondre qu'elle est bien plus vieille, puisqu'elle fut faite pour la première fois par Aristote, qui vivait trois siècles avant Hérode.

TOM TIT.

(\*) Nous devons cette gracieuse brouettée de fleurs à M. H. L... de Louiseville. Voyant ses enfants si bien placés d'eux-mêmes, il ne put résister au désir de les photographier ; ce qui montre un amateur sérieux, car la pose est superbe, parce que et puisqu'elle est toute naturelle.



BEAUX - ARTS. — LE GROS DÉGOUTÉ

## PENSÉE D'AUTOMNE

Tout ce qui dort en nous trouve un jour son réveil,  
A l'heure d'espérance ou de mélancolie,  
Tout ce qui chante à l'ombre ou rayonne au soleil,  
Les oiseaux qu'on délaisse et les fleurs qu'on oublie.

Mais quelquefois, laissant les beaux jours un à un,  
Éteindre à l'horizon leur clarté douce et rose,  
Les âmes bien longtemps gardent chant et parfum  
Dans le gosier muet, dans la corolle close.

Pour les unes, la vie eut trop de beaux rayons  
Pour que la fleur d'un rêve y pût vivre ignorée ;  
D'autres ont vu la neige emplir tous les sillons  
Où leur espoir semait quelque moisson dorée.

Puis, la saison passée et le printemps éteints,  
En ces âmes les fleurs et les chansons tardives  
Éclatent tout à coup, mais aux pires destins  
Les rameaux sont sans force et les voix sont plaintives.

Mme ALPHONSE DAUDET.

## ZOOLOGIE

## L'APPROVOISEMENT DES FAUVES

De tout temps, les hommes qui ont réussi à apprivoiser les fauves ou à les dompter, ont eu, auprès de leurs contemporains, un grand renom de courage et, on doit le dire, cette réputation n'est pas usurpée. Bien que l'art de dompter les animaux féroces ne présente pas de difficultés spéciales, il exige cependant un grand sang-froid qui n'est pas à la portée de tout le monde.

D'après Pline, le célèbre Carthaginois Hannon fut le premier qui osa dompter un lion ; ses concitoyens s'empressèrent de le bannir de la République, redoutant pour leur liberté la présence d'un homme capable d'un tel prodige.

Les auteurs anciens nous citent un grand nombre de faits qui tendent à prouver que, de leur temps, on savait mieux apprivoiser les animaux féroces que de nos jours ; mais il faut toujours se méfier de leurs récits manifestement entachés d'exagération.

Si l'on s'en rapporte à leur témoignage, Antoine, après la bataille de Pharsale, se montra lors de son triomphe sur un char trainé par des lions ; certains empereurs fastueux conservaient dans leurs appartements des tigres et des lions apprivoisés.

Pendant la dernière croisade de saint Louis un chevalier français avait apprivoisé un lion qui le suivait partout, même dans les combats où il lui rendit plus d'un service. La légende raconte qu'au moment où le guerrier mettait le pied sur le navire qui devait le ramener en France, le lion, abandonné sur le rivage, se jeta à la mer et périt victime de son affection.

En 1434, les ambassadeurs de France à la cour de don Juan, roi de Castille, virent ce souverain ayant à ses pieds un lion apprivoisé ; enfin, on sait qu'en 1866, le roi d'Abyssinie, Théodoros, si célèbre par la lutte qu'il soutint contre les Anglais, reçut les envoyés de cette puissance au milieu de quatre lions avec lesquels il ne cessa de jouer pendant toute l'audience.

Brehm cite, dans cet ordre de faits, des exemples presque incroyables. Des lions qu'on transportait en Europe furent mis en liberté sur le pont du navire, et firent la joie et l'amusement des matelots sans qu'aucun accident vint troubler ces ébats. Un tigre, amené en 1835 au Muséum de Paris, se montra d'une telle douceur que les mousses pouvaient dormir entre ses pattes, la tête appuyée sur ses flancs qui leur servaient d'oreiller.

On ne voit plus, chez nous, de lions se promener sur les places publiques à côté de leur maître ; même tenus en laisse, le préfet de police n'autoriserait pas leurs sorties qui produiraient, sans aucun doute, une très vive sensation.

On n'apprivoise plus les lions aujourd'hui, on les dompte ou on les dresse, c'est-à-dire qu'on leur apprend des exercices qui les font rentrer dans la catégorie des animaux dits savants.

Les lions des ménageries sont nés pour la plupart dans les cages, de parents qui souvent, eux-mêmes, y



L'APPROVOISEMENT DES FAUVES.—LE DRESSAGE

étaient nés ; ce sont presque des animaux domestiques. Certains fauves pris tout jeunes, et arrachés à la vie sauvage, ne se distinguent guère de leurs congénères nés en prison ; mais ceux qui ont été capturés à l'état adultes sont en réalité indomptables et ne consentent jamais à travailler.

Beaucoup de personnes croient encore que les dompteurs emploient certains procédés pour se rendre maîtres de leurs animaux, qu'ils leur font prendre, mélangées aux aliments, des drogues narcotiques et stupéfiantes, avant la représentation. C'est là une légende ; un lion coûte de \$200 à \$5000, suivant son âge et sa beauté ; son propriétaire a donc tout intérêt à le conserver en bonne santé le plus longtemps possible. L'absorption régulière de substances toxiques ne tarderait pas à amener sa mort.

Les animaux nés dans la ménagerie sont retirés à leur mère et donnés à une chienne pour l'allaitement, on les laisse circuler tout le jour au milieu du personnel, on les caresse, on leur donne des friandises. Ce n'est que plus tard qu'on les met en cage, et même alors le maître vient les visiter fréquemment, leur parle, les caresse, se trouve là quand on leur donne leur nourriture, de manière à les habituer à sa présence.

Pour rassembler dans une même cage et faire travailler plusieurs lions, il faut surtout beaucoup de sang-froid. L'animal doit se sentir dominié par l'éner-

gie du geste, par la parole, par le fouet. Tout dompteur qui prend peur à un moment donné et dont le mouvements deviennent hésitants, flottants, est un homme perdu. C'est pourquoi une chute dans la cage est ce que le dompteur redoute le plus ; il cesse pendant un instant de dominer, il semble vaincu, ses fauves se précipitent sur lui et le déchirent.

Les exercices exécutés dans la cage, sous la menace constante du fouet et de la cravache, étaient peu variés jusqu'à ces dernières années. Ils consistaient surtout à faire bondir et grogner les animaux de manière à accroître l'émotion du public, à leur faire traverser des cerceaux enflammés, franchir des barrières, etc. Le dompteur introduisait aussi parfois sa tête dans la terrible gueule du lion, se couchait sur lui comme sur un moelleux tapis, se peignait avec les griffes d'un de ses pensionnaires, ou s'en servait comme d'une monture comme faisait Pezon de son vieux lion Brutus.

On a cherché à ajouter une note nouvelle à ces spectacles monotones en adjoignant au dompteur et à ses fauves, d'autres personnes qui se livrent à des exercices différents. C'est ainsi qu'on a vu il y a une dizaine d'années, au cirque des Champs-Élysées, un magnétiseur, M. de Torey endormir une jeune femme au milieu d'une cage contenant des lions. Le calme du sujet endormi, sans conscience du danger couru, procurait aux spectateurs une émotion poignante.

On a assisté aussi, en différentes villes, à l'exécution de paris absurdes qui ont eu quelquefois une terminaison tragique ; c'est ainsi qu'on a vu un jeune homme fumer un cigare au milieu d'une troupe de fauves, sous la protection du dompteur, tel autre y lire son journal, et même un barbier raser un client plein de bonne volonté.

Toutes ces fantaisies qui prouvent un certain courage de la part de leurs auteurs n'ajoutent guère d'attrait au spectacle.

Le succès va maintenant, de plus en plus, aux grandes troupes d'animaux variés, dressés d'une façon savante, qui se livrent à un travail intéressant et compliqué auprès duquel celui des ménageries foraines semble bien vieux jeu. Dans un prochain article nous entretiendrons nos lecteurs de ces nouveaux procédés et des résultats surprenants qu'ils ont donnés jusqu'ici.

VICTOR DELOSÈRE.

LA DÉROUTE DE SAMORY

(Voir gravure)

Les Français ont réussi, en septembre dernier, à détruire enfin la puissance de Samory, chef des Sofas. Les combats livrés par les Français, le 9 septembre dernier, furent désastreux pour ces barbares : après les batailles (car il y en eut deux considérables le même jour), deux mille Sofas furent contraints de rendre les armes ; peu après, le fils de Samory, Sara N'Kieni Mori, essaya de surprendre les Français ; ce second combat dura six heures. Biloli, le principal lieutenant de Samory, fut tué, les Français firent cinq mille prisonniers, parmi lesquels quatre chefs de bandes très importants ; ils prirent aussi 300 fusils Gras, 700 fusils à pierre, 10 caisses à cartouches, 3 caisses à obus, 10 tonneaux de poudre et 50 chevaux, n'ayant, de leur côté, qu'un seul artilleur blessé.

Après cette victoire brillante des valeureux soldats de France, le Soudan va se trouver tranquille, il faut espérer.

L'ART CULINAIRE

*Potage sans beurre.* — On, un potage délicieux et que l'on peut apprendre à faire pour les jours d'abstinence. Garnissez le fond d'une soupière de tranches de pain bien minces, étendez dessus une épaisse couche de cerfeuil finement haché ; mettez sel, poivre, six grosses cuillerées de crème chauffée et versez bravement de l'eau bouillante sur le tout.

*Oufs au gratin.* — Préparer un hachis ainsi composé : mie de pain trempée dans du lait, jaunes d'œufs durs, beurre, anchois, persil, ciboule, échalote, le tout mêlé et bien haché. Mettre cette préparation dans le fond d'un plat allant au feu, puis poser ce plat sur feu doux, et lorsque le gratin commence à s'attacher casser les œufs dessus, saler, poivrer et passer sur les œufs une pelle rougie au feu qui les glace avant de servir. C'est une excellente manière de varier la préparation des œufs.

*Omelette aux huitres.* — Faites blanchir des huitres dans leur eau ; nettoyez-les proprement, une à une ; passez les deux tiers de ces huitres dans une casserole avec du beurre, mouillez-les d'un peu de leur eau et d'un peu de coulis ; mettez-y du poivre ; il ne faut pas que les huitres cuisent trop.

Cassez des œufs. Assaisonnez-les de sel et de persil haché ; ayez des croûtons de pain de la grandeur d'une petite pièce ; restant trois ou quatre coups de coupe dans le tiers ; donnez des huitres ; mettez-les dans les œufs avec un peu de crème ; battez le tout ensemble. Faites fondre du beurre dans une poêle. Quand il est fondu, versez ce mélange d'œufs et d'huitres.

L'omelette faite, rendez-la de la grandeur du fond du plat, et la renversez sur une assiette. Ce ragoût étant prêt, faites un cordon autour de l'omelette, versez dessus les huitres cuites à part et leur jus, et servez chaud.

UN ÉPOUVENTAIL



— Comment avez-vous fait pour perdre votre vieille habitude de priser ?

— Très simplement... j'ai fait peindre le portrait de ma belle-mère sur ma tabatière.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

*The Highest Bidder*, tel est le nom de la pièce qui est jouée, cette semaine, au coquet théâtre de la rue Sainte-Catherine.

Ce drame est le plus grand succès que M. E.-H. Sauthern's ait obtenu, car il a eu l'honneur de tenir l'affiche pendant 150 représentations consécutives, au Lyceum Theatre, de New-York. M. Morris McHugh, le nouvel acteur du Théâtre Français, fait ses débuts à Montréal dans ce drame.

Le vaudeville est, comme d'habitude d'ailleurs, à la hauteur de la bonne réputation de ce théâtre.

UN CONCERT

Nos lecteurs savent que notre éminent artiste, Melle Victoria Cartier, organiste de St-Louis de France, devait donner un concert le 27 octobre à la salle Karn, rue Ste-Catherine. Ce jour-là, il y a un souper donné au couvent des Sourdes Muettes : la bonté fait toujours passer la charité la première — et voilà comment le concert du 27 octobre a été remis au jeudi, 3 novembre.

Le verre d'eau offert de bon cœur au pauvre, trouve au Ciel sa récompense, souvent même ici-bas : le concert du 3 novembre de Melle V. Cartier sera un succès éclatant, parce que tous se rappelleront son amour des pauvres.

CONSEILS PRATIQUES

*Réparation des parapluies.* — Le manche de votre parapluie est-il brisé ? rien de plus aisé que de le réparer. Vous achetez, chez un marchand d'articles de pêche, une douille en cuivre du diamètre exact du manche cassé. Diminuez sur ce manche l'épaisseur du métal de la douille, rajustez bien les deux parties en sifflet et placez votre douille en collant le tout ensemble. Une fois sec, passez une couche de vernis Japon ou de vernis métallique, votre manche sera plus solide qu'auparavant.

*Punch au lait.* — Prenez une choigne de lait, une cuillerée à table d'eau-de-vie (brandy) ou deux de whisky, ou trois de sherry, un peu de sucre et de noix muscade râpée. Mettez dans une bouteille et secouez la bouteille trois minutes.

*Contre le rhume.* — Les oignons sont, dit-on, un remède souverain contre bien des maux. Par exemple, manger un oignon en vous couchant vous aura débarassé pour le lendemain matin du rhume le plus opiniâtre. Les oignons cuits font un excellent cataplasme pour les clous, les furoncles, enflures ou entorses. Le jus d'un oignon est un très bon calmant pour les personnes trop nerveuses. Toutes ces qualités et propriétés merveilleuses de l'oignon proviennent de ce que celui-ci renferme des principes analogues à ceux de l'opium.

JEUX ET AMUSEMENTS

DEVINETTE

Quelle différence y a-t-il entre la lettre I et un clocher ?

CHARADE

Descendez lentement mon dangereux Premier,  
Montez bien doucement mon pénible Dernier.  
Célébrez dignement le jour de mon Entier.

ENIGME

Par les fiers chevaliers jadis mis en avant,  
Je leur sauvais mainte taloche,  
Et j'aide encore assez souvent  
Leurs humbles descendants qui m'ont mis dans la poche.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 756

Anagramme. — Rosse et Essor.

Charade. — Tacite-urne.

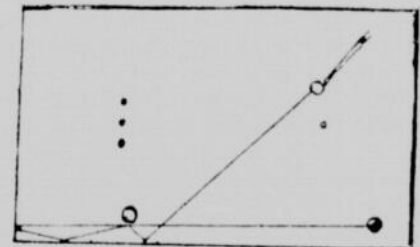
Logogriphe. — Epreuve et Preuve.

Casse-tête. — 42 44 45 43 62 42 54 52 42 62 33 53 63 / 43 74 59 24 44 36 34 56 36 65 45.

Ont deviné : A.-V. Petit, New-York ; Mlle Laura St-Jean, Chis Lecours, Montréal ; Frs Dupuis, Mlle E. Latreille, Québec ; P.-L. Chalut, Valleyfield ; Joseph Faille Laprairie ; Mlle F. Dion, Sorel.

LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE, PAR E. P.



GRAVURE-DEVINETTE



Cette femme acrobate est d'une grande force. Vous ne la voyez plus, car elle vient de faire un saut prodigieux.

# L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

A ses doigts fuselés, scintillaient de feux étrange, des diamants noirs d'un prix inestimable, sertis dans les griffes d'or des bagues. Elle n'avait pu se résigner à revêtir les lainages lourds et austères qu'imposent le grand deuil, et sa couturière avait eu la tâche délicate de concilier les convenances avec la coquetterie surannée de sa riche cliente. Une robe d'intérieur, faite d'un crépon noir, dont le corsage s'égayait de quelques appliqués de passementerie mate, moulait le buste superbe de la comtesse de Kilmore.

Pas plus que la naïve Florence, Mme Guéthary, dont les goûts avaient toujours été simples et sérieux, ne pouvait soupçonner les artifices sans nombre auxquels l'imposante châtelaine recourait chaque jour pour "réparer des ans l'irréparable outrage". Aussi était-elle stupéfaite de la trouver si différente de ce qu'elle avait pensé, et demeurait-elle indécise et troublée, comme si elle eût craint une méprise.

— Ma mère, dit la voix grave de Noll Ruthwen, rompant le silence embarrassant, nous devons une vive gratitude à Mme Guéthary qui a bien voulu nous amener cette chère petite Florence.

Lady Augusta, rappelée à elle-même, rentra aussitôt en possession de son aisance accoutumée.

Elle salua la vieille dame et lui exprima sa reconnaissance en termes choisis et gracieux ; puis, attirant vers elle Flor, qui la contemplait, de loin, de ses grands yeux étonnés et craintifs, elle la baisa au front en murmurant quelques paroles de bienvenue dans lesquelles certainement, la surprise primait l'affection.

Ensuite, un geste poli engagea Mme Guéthary à se rapprocher du feu, à accepter le siège que Gérard, subitement apparu, lui offrait ; et, enfin, lady Ruthwen s'excusa, avec une bonne grâce souveraine, de l'incorrection de son premier abord.

Mais, véritablement, elle avait été si stupéfaite ?... elle n'en pouvait revenir encore.

C'était une jeune fille qu'elle attendait, oui, une jeune fille d'une quinzaine d'années, l'âge de Gérard ; — elle le désignait de sa belle main sur la blancheur de laquelle rayonnait les gemmes précieuses.

— Et voilà qu'on lui amenait une enfant, presque un baby... qui, certainement, se perdrait plus d'une fois dans les dédales de Kilmore-Castle.

Tout en parlant ainsi, avec des mines charmantes, elle examinait Florence, de la tête au pied, et étudiait, à la dérobée, la vieille dame au visage flétri, simple de mise, mais distinguée de manières, qui s'était faite spontanément la protectrice de l'orpheline.

— Mme Dally, expliqua la bonne Angélique, avait eu, je le sais, la douleur de perdre ses premiers enfants, entre autres une fille aînée dont Flor porte le nom. C'est ce qui vous aura induite en erreur, Madame, si vous n'aviez pas appris...

— Et, je dois avouer, si hâta d'ajouter l'excellente femme, pour sortir du terrain brûlant sur lequel elle s'engageait ; je dois avouer que nos correspondances ont été, à ce sujet, peu explicites. La pensée de nous séparer de notre chère mignonne nous bouleversait, car nous nous étions déjà bien attachées à elle. C'est une si douce et si gentille enfant ! d'une raison bien au-dessus de son âge, et d'un cœur...

Une inclination de tête et un vague sourire de lady Augusta parurent être un acquiescement à cet enthousiaste panégyrique de sa petite-fille.

Elle l'avait prise par la main et, d'un doigt distrait, caressait une longue boucle échappée au nœud de ruban dans lequel Mme Guéthary emprisonnait, non sans peine, l'opulente chevelure de l'enfant.

— Les cheveux de Flora, murmurait-elle, sans qu'on eût pu dire si la consolation de cette ressemblance lui était douce ou pénible... Ils bouclaient, légers, indépendants et rebelles comme ceux-ci... Vous avez aussi son visage, enfant, son visage si blanc et si doux.

Flor s'enhardit à lever sur l'imposante aïeule son lumineux regard, étincelant comme un diamant sombre.

— Mais vos yeux sont noirs et les siens étaient bleus. Aussi bleus que le flot de nos grands lacs dont nulle drague n'a trouvé le fond. — Et moi, continua-t-elle, comme parlant pour elle-même, je n'ai jamais pu sonder, à travers cet azur limpide, le fond de l'âme de ma fille. Je n'ai pas su lire en ce livre fermé. Sera-t-il plus aisé de déchiffrer votre âme, Florence ? De qui tenez-vous ces yeux si différents des

nôtres... ardents comme une flamme, enveloppants comme une caresse ?

L'accent de lady Ruthwen trahissait une secrète angoisse.

— Je ressemble à maman, mais j'ai les yeux de papa, dit Flor avec une naïve fierté.

— C'est cela, oui... ce devait être... Je m'en doutais, fit la comtesse dont le front s'assombrit.

Malgré elle, une intense curiosité la poussait à questionner encore, à connaître enfin celui que Flora avait aimé, contre sa volonté, et qu'elle n'avait jamais voulu voir.

Elle demanda, la voix sèche et le visage rigide :

— Petite, vous souvenez-vous encore de votre père ?

Florence joignit, dans un geste passionné, ses mains fluettes sur son cœur qui s'était pris à battre tumultueusement.

— Si je m'en souviens ! Croyez-vous que je puisse jamais l'oublier ? Qui donc pouvait oublier papa, après l'avoir vu une seule fois ?... Et moi, moi sa petite fille, moi qu'il aimait...

Elle se tut un instant, fermant les yeux, recueillie, comme si elle l'eût regardé au-dedans d'elle-même.

— Il était grand et beau, reprit-elle avec une ardeur d'admiration qui empourpra ses joues pâles. Si vous saviez comme !' était beau... Si bon aussi !... Et fier, et brave !... Quand il a été nommé capitaine, il est rentré à la maison, rayonnant. Il savait que cela allait faire tant de plaisir à maman. Elle a cousu tout de suite des galons neufs à tous ses dolmans... et moi aussi j'ai mis des points... C'est le dernier jour que nous avons été heureux. Papa est parti pour le Tonkin presque aussitôt... et... il n'est pas revenu.

— Maman a toujours été triste depuis. Il n'y avait plus que moi pour l'aider et j'étais trop petite...

— Si on avait voulu la consoler, je crois qu'elle ne serait pas morte mais personne n'a voulu... et alors...

Un reproche inconscient, mais sanglant, perçait dans les paroles de Florence, et le regard qui plongeait, brûlant, dans celui de lady Ruthwen, l'accentua encore plus nettement.

La comtesse se mordit les lèvres.

Elle avait déjà pensé que, peut-être, il y aurait lutte parfois entre elle et sa petite-fille, mais elle n'avait pas prévu que ce serait l'enfant qui prendrait l'offensive.

Elle comprit que ce n'était pas seulement des yeux de son père, le Français détesté, mais de l'énergie, de la volonté vaillante de l'officier qu'avait hérité Florence Dally.

Et, de cet instant, il y eut dans l'âme de la grand-mère, contre l'orpheline, une secrète, une latente et une invincible inimitié.

## V

Lorsque partit Mme Guéthary, Florence était déjà presque acclimatée à Kilmore-Castle.

Elle s'était assez familiarisée avec le manoir, pour ne plus s'égarer dans les grands escaliers et les longs corridors dont les détours inconnus l'effrayaient tant les premiers jours.

Archie Brice s'était fait son *cicerone* empressé et complaisant. Grâce à lui, le parc aux allées ombreuses n'eut bientôt plus de secrets pour l'enfant ; chaque après-midi, tandis qu'Olivier lisait ses revues ou dépouillait sa correspondance, Flor, sous la garde du vieux serviteur, allait s'ébattre sur les pelouses, ou émettre le pain de son goûter aux cygnes de la pièce d'eau, qui la charmaient par l'immaculée blancheur de leur plumage et leur grâce majestueuse.

La comtesse de Kilmore s'occupait peu de sa petite-fille, qu'elle ne voyait que rarement, entre les heures des repas, et envers laquelle elle ne se départait guère de la froideur presque hostile du premier moment.

Ce ne fut pas à elle, mais à Noll, que Mme Guéthary confia, plus en détail qu'elle ne l'avait pu faire par correspondance, les derniers désirs, les suprêmes volontés exprimés par Flora Dally mourante à la sœur Saint-Paul, touchant l'éducation de Florence. La vieille dame y ajouta le résultat de ses observations personnelles sur le caractère et la nature de l'enfant. Elle avait pu se rendre compte des soins prodigués, avec une incomparable tendresse, par la jeune mère sa petite fille.

L'instruction de Florence était déjà commencée, et plus avancée que ne l'est d'ordinaire, celle des enfants de son âge. Elle n'avait que neuf ans et connaissait le catéchisme et l'histoire sainte, en entier, les premiers éléments de grammaire, de calcul, d'histoire de France et de géographie.

Son petit doigt sur la carte avait suivi, avec celui de sa mère toutes les étapes rudes et glorieuses de Jean Dally au Tonkin, et elle les savait par cœur, depuis la première : le débarquement à Saïgon, jusqu'à la dernière, marquée d'une croix noire par Flora : le champ de bataille de Tuyen-Quan.

C'était un cœur d'enfant, fier et sensible ; une nature droite aimante, un peu ombrageuse et volontaire, qu'il était prudent de ménager. La mère, — cela ressortait de tous les récits de la petite, des

renseignements recueillis près de la religieuse de Bon-Secours et de la jeune servante du chalet, — la mère n'employait pour la diriger que la douceur et le raisonnement, appuyés par une grande fermeté. Par affection, on pouvait tout obtenir de Florence que la rigueur eût bien vite rebutée.

Noll écoutait, attentif, très grave.

Il sentait que c'était à lui qu'incombait la responsabilité de cette éducation, tâche délicate, héritage sacré de la mère morte avant d'avoir pu l'accomplir. Les confidences de Mme Guéthary s'adressant à lui, à l'exclusion de la comtesse, cette confiance instinctive de la vieille dame, semblaient lui en faire une étroite obligation. D'ailleurs, il ne trouvait point la charge lourde. Son existence était si terne et si vide, et il en était si las!

Un devoir à remplir le réveillerait de sa torpeur, donnerait un but aux énergies latentes sommeillant en lui, et la petite main de Florence, cherchant la sienne pour s'y appuyer, le rattacherait à la vie.

Tout ce qu'il entendait d'elle l'intéressait. Elle avait, si petite, traversé de si rudes épreuves.

A l'âge où les autres enfants ne savent que jouer, bruyants et étourdis, elle réfléchissait déjà, avec un pli sérieux au milieu de son front blanc; et, d'avoir été le témoin tendre et fidèle, la naïve confidente des peines maternelles, il lui était demeuré une gravité précocée, quelque chose de résolu et de vaillant, d'un peu désenchanté aussi, qui la rendait touchante jusqu'aux larmes.

Aussi fût ce une promesse bien sincère et bien chaude de veiller sur l'orpheline que reçut du jeune lord de Kilmore Mme Guéthary, lorsque, le cœur gros, elle se sépara de l'enfant en pleurs.

Sa vieille amie partie, Florence, tout esseulée, chercha instinctivement une affection à laquelle raccrocher son pauvre petit cœur meurtri.

La comtesse Augusta, avec son indifférence et sa hauteur, la glaçait; la timidité de Miss Ethel Stone n'encourageait pas la sienne à se fondre; les dédains et la brusquerie de Gerald l'effarouchaient en la froissant. Tout naturellement, sa confiance alla vers Olivier auquel la liait une sympathie de mutuelle mélancolie et d'un isolement semblable, bien que les causes en fussent différentes.

— Oncle Noll, Archie dit que c'est très amusant d'aller en bateau sur la pièce d'eau. Est-ce qu'il peut me faire monter dans la yole et détacher la chaîne? Nous irions jusqu'à l'ilot, et je vous rapporterais des nénuphars.

En parlant ainsi, Flor suppliait des yeux plus encore que de la voix. Elle était toute rose d'attente et d'impatience; elle avait couru pour demander vite la grâce désirée; son souffle un peu halestant coupait ses paroles, et ses petits pieds frémissaient sur le seuil du cabinet de travail dont elle venait d'ouvrir la porte en coup de vent.

Derrière elle, elle entrevoyait, au fond du corridor, la silhouette du vieux Brice.

Noll, que l'arrivée de l'enfant avait surpris très absorbé, le front dans ses mains, courbé sur quelque grimoire sans doute, s'était redressé brusquement.

Il fit un effort visible pour sourire.

— Allez, dit-il; oui allez, ma chérie. Avec Archie qui est prudent, vous pouvez monter dans le bateau, mais jamais seule, Flor, n'est-ce pas; vous le promettez? Et vous ne vous pencherez pas sur l'eau pour cueillir les nénuphars.

— Eh bien! vous ne partez pas?... Vous semblez avoir une si grande envie de ces belles fleurs blanches.

Au lieu de répondre, la petite fille marcha jusqu'au fauteuil de l'infirme. Elle s'appuya à l'accoudoir et mit sa petite main sur la main de lord Ruthwen.

— Qu'avez-vous, oncle Noll? demanda-t-elle, doucement. Pourquoi êtes-vous triste?

— Je ne suis jamais bien gai, Florence.

— Non, avoua-t-elle naïvement; mais ce matin....

Elle hésita un instant, car elle ne savait comment exprimer ce qu'elle voulait dire.

— Ce matin, il y a dans vos yeux quelque chose.... comme un nuage, que j'ai vu souvent aussi dans les yeux de maman.... quand elle avait envie de pleurer.

Olivier l'interrompit d'un rire un peu forcé.

— Les hommes ne pleurent pas, petite Flor.

— Oh! mais cela ne les empêche pas d'avoir de la peine, fit-elle d'un air entendu. Et je suis sûre que vous....

Les doigts impatients de Nolle la repoussèrent avec vivacité dont il ne fut pas maître.

— Allez vous amuser, enfant, au lieu de perdre ici votre temps. Le soleil vous invite; Archie attend votre bon plaisir, et c'est si attrayant de se promener en bateau sur le bassin des cygnes!

Une amertume involontaire perçait dans son accent.

Flor le crut fâché, et, tout intimidée, se retira sans oser insister.

Machinalement, pour traverser le parc elle glissa sa main dans celle du vieux Brice; mais déjà tout son plaisir de la promenade s'était enfui.

Archie la regardait marcher à côté de lui, le long des allées sablées, sérieuse, sans hâte, son enthousiasme soudain tombé, et il ne comprenait pas que la permission obtenue la laissât si indifférente, quand, tout à l'heure, la seule perspective de la partie nautique l'avait rendue folle de joie.

En s'asseyant dans le petit bateau, elle dit, au moment où le domestique enroulait la chaîne sur son pivot:

— Nous ne resterons pas longtemps, n'est-ce pas, Brice?

Il se retourna, tout surpris.

— Ne voulez-vous plus faire le tour de la pièce d'eau et aborder à l'ilot?

Puis songeant que, peut-être, elle était un peu effrayée, il s'empressa d'ajouter:

— Le bassin n'est pas profond, il n'y a rien à craindre.

Flor secoua la tête.

— Je n'ai pas peur. Mais je pense à l'oncle Noll. Il a l'air si triste, Archie, oh! si triste, que j'en ai de la peine. Est-ce qu'il est souvent comme cela?

— Hélas! oui, ma chère petite miss, vous ne vous en êtes pas aperçue parce que, avec vous, il s'efforce de paraître gai. Sa vie n'est pas très heureuse, voyez-vous. Il sort rarement et se distrait peu; les douleurs qui ont paralysé ses jambes se réveillent parfois très aiguës; il est presque toujours seul. Milady sort et reçoit beaucoup, car elle a le souci de conserver à Kilmore-Castel son renom de large et brillante hospitalité; lord Gerald partage les goûts de sa grand-mère; miss Stone est une très bonne personne, mais si affairée, si absorbée par les soins du ménage! En tout cela, lord Olivier est un peu oublié... Et puis....

Florence, assise à l'avant du bateau, écoutait attentive, songeuse le menton dans le creux de sa petite main. Quant Brice s'arrêta court, comme inquiet d'en avoir trop dit, elle releva vivement sa tête brune.

— Et puis, Archie?

— C'est peut-être bien hardi à moi, qui ne suis qu'un pauvre domestique, de parler ainsi de mes maîtres, Miss Florence, poursuivit le brave homme, mais je suis vieux dans la maison et je remarque bien des choses. Je crois que ni sa grand-mère, ni son frère ne comprennent le caractère de lord Olivier. Même auprès d'eux, il se sent isolé, et c'est cette solitude-là, surtout, qui l'attriste. Je pense que c'est encore son vieux Brice que le jeune maître.... Mais voilà.... depuis qu'il y a une fille au manoir....

— C'est vrai, vous êtes tout le temps avec moi, s'écria Flor, d'un air contrit.... et le pauvre oncle!....

— Chère petite miss, ne vous en faites pas de reproches.... C'est lord Olivier lui-même qui a voulu. Il vous a vue si affligée, au moment du départ de la dame française, qu'il m'a dit: "Cela fend le cœur de voir pleurer cette enfant. Toi qui as des jambes, il faut que tu la fasses promener à ma place. Arrange-toi de façon à l'intéresser, à l'amuser. Tu as tout ce qu'il faut pour faire une excellente bonne d'enfant."

Une certaine attention étant devenue nécessaire pour faire évoluer le batelet, dans une partie de la pièce d'eau envahie par les roseaux, le vieux Brice suspendit là ses confidences.

Florence n'éprouvait, d'ailleurs, aucune peine à demeurer silencieuse. Appuyée au bordage, elle suivait distraitement du regard le sillage de la petite embarcation, et songeait aux paroles du brave domestique.

Ainsi l'oncle Noll, si bon, si intelligent, si affectueux pour elle, était malheureux! Cette tristesse qu'elle avait lue, empreinte plus intense, ce matin, sur ses traits, n'était pas extraordinaire mais habituelle.... accentuée seulement, peut-être, par un redoublement de solitude, rendue plus amère par le contraste des distractions mondaines de la comtesse, des plaisirs égoïstes de Gerald, par l'inconsciente turbulence de Flor et l'abandon inaccoutumé du fidèle Brice.

Les sourcils froncés, l'esprit tendu, la petite fille cherchait dans sa tête un remède à ce mal qui, plus encore que l'inertie de ses jambes malades, torturait Noll Ruthwen.

Elle était si petite, si ignorante.... que saurait-elle inventer qui pût intéresser le grave et savant Olivier? Cependant elle sentait en elle une grande volonté de rasséréner ce front assombri, de panser de guérir ce cœur meurtri.

Elle le devinait si grand et si généreux, le cœur de Noll, auquel elle trouvait de singulières affinités avec celui de sa mère. La souffrance, la réclusion, les longues méditations des heures solitaires lui avaient donné une sensibilité, une délicatesse quasi féminine, que l'enfant présentait sans la définir et par laquelle elle se sentait attirée invinciblement.

# LES DEUX GOSSES

## CE QUE DURE LE BONHEUR

L'hiver s'avancait, cet hiver de France souvent sans neige ni glace, mais d'un froid si pénétrant, si malsain, sous les pluies fines ou torrentielles, dans les brouillards humides et pestilentiels de la grande cité manufacturière.

Fanfan, les pieds presque nus, n'ayant que des guenilles pour se vêtir, patageait dans les chemins boueux de la campagne, ou dans les rues presque toujours mouillées de Lille, ville bâtie en partie sur les marais, et où les ouvriers font jaillir l'eau lorsqu'ils réparent les pavés, en creusant à peine à un demi-pied de profondeur.

Le nom latin de la riche cité nous rappelle la contraction de son nom (*Insula, l'Isle*) et nous fait comprendre sa situation géologique et cosmogonique, si nous osons comparer la partie au tout.

Naturellement, la santé de l'enfant, minée déjà par les privations auxquelles il était soumis par la vieille sorcière à qui on l'avait confié, se ressentit de ce climat insupportable. Il toussait, et sa toux ressemblait à celle du pauvre petit Claudinet, son prédécesseur.

Zéphyrine s'était engagée à ne pas le tuer : mais, évidemment, elle n'était pas responsable du fait des éléments. Elle se souciait fort peu que l'enfant souffrit ou ne souffrit pas : pourvu qu'elle vécût, qu'elle pût boire, le reste lui importait fort peu.

Elle n'avait point touché, jusqu'ici, à la somme qui lui avait été versée par le complice de Mariana. Cependant, Fanfan, de plus en plus souffrant, ne pouvait plus se rendre chaque jour à Lille : malgré les menaces, les coups parfois, elle ne pouvait le faire lever, la souffrance le faisait retomber sur son sale grabat.

Le vent sifflait lugubrement dans les arbres dénudés ; la pluie, mêlée de neige, rendait le temps d'un triste à faire pleurer. Les superbes cloches de Saint-Maurice, la plus grande église de Lille, église à cinq nefs ; celles de Saint-Etienne, au son si velouté, égrenaient plaintivement leurs coups profonds, lents, éloignés, auxquels répondaient, avec la même intonation douloureuse, mais comme de faibles échos, les cloches des autres églises : c'était la Toussaint, et les plaintes des bronzes annonçaient la fête des Morts, cette fête que ni la libre-pensée, ni le matérialisme, ni le socialisme, ni l'antique et tout satanique voltairianisme, vieilleries complètement usées mais qui fut si puissante, n'aboliront jamais en France !

Essayez donc, à Paris, de supprimer le culte des Morts, ou dans la vaillante marine militaire, d'abolir le Vendredi-Saint ! Autant vaudrait vouloir essayer d'arrêter la terre dans sa rotation éternelle, immuable.

Fanfan, de plus en plus affaibli et par son mal, et par le manque de soins, de nourriture substantielle, et surtout par le poison alcoolique que l'horrible Zéphyrine infiltrait chaque jour dans ses veines, Fanfan ne put se lever le matin de la Toussaint, quand la mégère escomptait déjà la grosse somme qu'il devait réaliser en se rendant au grand cimetière catholique, à St-Maurice-des-Champs, rue Faubourg de Roubaix.

Ce cimetière aux portes de la ville, dans le plus beau et le plus aristocratique des faubourgs, rappelait, par ses monuments, ses superbes allées si bien entretenues, le célèbre cimetière du Père Lachaise à Paris. Le concours de peuple, dès la première heure de l'après-midi de la Toussaint jusqu'à la dernière heure du soir du 2 novembre, jour des Morts, était immense.

En faveur des défunts, nul ne refuse l'aumône aux pauvres qui se placent près de l'entrée principale : Zéphyrine le savait, elle comptait sur cette disposition de la religieuse population de Lille, ville si bien nommée : la Rome du Nord.

Nous devons dire qu'elle éprouva un instant d'inquiétude lorsque Fanfan lui dit, d'une voix faible, ne pouvoir se lever, bien moins encore se rendre au faubourg St-Maurice, distant d'une lieue au moins de l'endroit où se trouvait la roulotte.

—C'est bien, dit-elle ; repose-toi un peu encore, après cela, nous verrons.

Et elle se mit à boire quelques petits verres, afin, sans doute, de trouver une inspiration.

Midi venait de sonner à la Grand'Place ; la garde montante était arrivée, tandis que les fidèles sortaient des différentes églises après la grand'messe, et que les retardataires se rendaient aux messes de midi à St-Maurice, à St-Etienne, à St-Sauveur, ou à la messe de midi et demi à Saint-Maurice.

Zéphyrine, prenant un parti, alla secouer Fanfan assoupi.

# BOVRIL

PRÉMUNISSEZ-VOUS CONTRE

## Le Froid, la Gelée et Les Rigueurs de l'Hiver

Renvoyez-nous cette annonce avec un timbre de 2 cents et nous vous adresserons le jeu "Whonhart's Great War Puzzle." Si vous parvenez à le résoudre, nous vous donnerons \$100.

## BOVRIL, LIMITED.

27 RUE ST-PIERRE, MONTREAL.

—Lève-toi, tu as assez dormi, lui dit-elle. Tu dois te trouver beaucoup mieux. Tu vas t'habiller, et tu te rendras au cimetière de Saint-Maurice. Nous ne pouvons manquer cette occasion : autrement, nous n'aurions plus rien à manger demain.

—Je ne pourrais me lever, murmura le pauvre enfant.

—Quoi ? tu ne pourrais te lever, dis-tu ? Nous allons voir ça.

Et l'arrachant du grabat infect sur lequel il gisait, elle le mit debout, mais l'enfant vacilla, fléchit sur ses jambes, et s'abattit lourdement sur les planches.

Zéphyrine vit bien qu'il était à bout. Se rappelant les conseils infâmes de La Limace lorsqu'il s'agissait de Rose Fouilloux, elle prit Fanfan dans ses bras robustes ; l'amenant près de la caisse servant de table, de buffet, de commode et d'armoire, elle versa un grand verre d'eau-de-vie et, malgré ses résistances, le força de le boire.

Jamais elle ne lui en avait autant donné.

Après quelques instants, une réaction factice se produisit, le rose empourpra les joues blêmes de l'enfant, ses yeux devinrent plus brillants quoique plus fixes.

—Ah ! ha ! je savais bien que j'allais te guérir ! Tu es assez bien maintenant pour t'en aller. Tâche de rapporter beaucoup : plus tu rapportereras, plus tu pourras te reposer.

Inconscient presque, le pauvre enfant partit.

Sa recette fut grande : les belles dames, les messieurs si charitables de la ville, émus devant son visage si triste, d'une pâleur si touchante — car l'effet de l'eau de feu n'avait pas duré longtemps, — avaient été généreux.

L'enfant, vers quatre heures du soir, n'en pouvant plus, et craignant de s'évanouir s'il restait encore, reprit le chemin de Moulins-Lille.

Après avoir traversé toute la ville avec les plus grandes difficultés, il arriva devant la grande manufacture de M. M. L., Frères.

L'obscurité était descendue sur la terre ; un brouillard épais faisait que les bees de gaz apparaissaient comme des lucioles à travers un voile ; le bruit des voitures sur les pavés avait un son sourd, mat, comme si elles eussent craint de troubler le silence de cette veille des morts.

Au loin, des clochers, comme à travers des soupirs convulsifs, tombait le glas, sonné d'heure en heure et durant toute la nuit.

Epuisé, meurtri, la tête en feu et d'une lourdeur sans pareille, Fanfan vint s'asseoir sur un banc de pierre près de la porte-cochère de la fabrique.

Bientôt, la torpeur l'envahit ; la fièvre lui enleva toute notion de l'être : il roula près de la porte-cochère.

Il était sept heures du soir ; la nuit s'était faite plus noire, le brouillard plus intense.

La porte s'ouvrit ; une voiture de maître, un joli coupé, allait sortir. Dans la voiture se trouvait M. Adéodat L., l'un des deux propriétaires de la grande usine.

Au moment d'arriver sous la porte, le cheval donna des signes non équivoques de crainte : il renâclait fortement, essayait même de se cabrer.

—Qu'y a-t-il donc, Joseph ? dit M. Adéodat.

—Je ne sais, monsieur. Le cheval ne veut plus avancer, et il me semble voir comme un paquet noir dans le chemin.

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—La ville de San-Francisco compte à elle seule plus de 20,000 Chinois.

—La marine américaine actuelle n'existe que depuis 1883 à vrai dire.

—On dit qu'il existe dans le monde entier 13,000 sortes de timbres-poste.

—En Egypte le nombre des hommes excède celui des femmes de 160,000.

—L'amiral Dewey a dépensé pour 847,000 de munitions, lors de la bataille navale de Cavite, le premier mai dernier.

—Il paraît décidé que le parlement de Québec ne se réunira pas avant le mois de janvier.

—Voici quelques uns des principaux travaux du sol que nous devons faire cet automne, après les récoltes ; déchaumage et labours profonds ; chaulage ; application des engrais potassiques (et du phosphate basique de chaux Thomas) ; égouttement, drainage, etc.

—Le catholicisme fait de grands progrès en Allemagne, malgré les efforts de ses adversaires. Rien que dans le royaume de Prusse on compte 4,719 paroisses catholiques et onze millions de fideles. Il en est de même dans toutes les parties de l'empire germanique. Le nombre total des catholiques dépasse vingt millions. Des personnes dignes de foi attribuent ces progrès à l'espiscopat pieux et savant, au clergé modèle, à la presse et aux associations catholiques.

—Sommaire de la *Revue des Revues*. Le Sentiment public en Allemagne et la question d'Alsace-Lorraine, M. Wolff ; La jeune poésie française en 1898 (8 gravures), par H. Bérenger ; L'Idéalisme social, par E. Fournière ; Les Briseurs de chaînes, par G. Lefèvre ; L'Enseignement classique est toujours nuisible, par A. Rieffel ; La Famille universelle (Ce que nous mangerons demain, (8 gravures), par le Dr L. Caze ; Le Théâtre des Lamas (7 gravures) ; Analyse des "Reines" Caricatures politiques (11 gravures).

Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs. Bureau : 12, Avenue de l'Opéra, Paris.

—Ce n'est pas pour des prunes. —Lors de la première croisade, les chevaliers rapportèrent à la reine Claude des pruniers de la Palestine. La reine les fit planter dans un des jardins du Palais et surveilla elle-même les jardiniers qui s'occupaient de ces nouveaux arbres ; les fruits qu'ils produisirent se nommèrent des prunes Reine-Claude. Souvent pendant la nuit l'on volait de ces nouveaux fruits ; un jour un valet fut pris en flagrant délit de vol, il fut arrêté et condamné à être pendu. Peu de temps après un vagabond volait les diamants de la couronne ; il fut condamné à la même peine que le valet. Le jour de l'exécution, le voleur dit à la foule rassemblée autour du gibet : Au moins si je suis pendu ce n'est pas pour des prunes. Telle est l'origine de cette locution.

POURQUOI IL EST SI RECHERCHE

Rien d'étonnant que le *Beume Rhumal* soit si recherché, quand on considère les cures innombrables, qu'il a opérées dans les cas de consomption. 25c. seulement.

—Le professeur de géologie Spencer a fait dernièrement à Brookland une conférence très étudiée et fort savante sur l'âge des chutes de Niagara. Depuis plus d'un siècle ce problème a passionné tous les géologues. Le premier, un Anglais, Ellet, fixait l'âge de la fameuse cataracte à 55,000 ans ; Lyell, en 1840, prétendait que le Niagara, tel que nous le connaissons, s'était formé il y a quelque 40,000 ans ; Woodward, en 1886, réduisait encore ce chiffre à 12,000 ans, et plus récemment un savant français, nommé Gilbert,

Mme LEOCADIE EMOND

Fait le plus grand éloge du remède qui l'a guérie après quatorze années de tortures causées par le Beau Mal

Femmes et jeunes Filles qui souffrez de tant d'années, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre et vous recouvrirez la Santé et le Bonheur

C'est une grande imprudence que les femmes font de prendre un remède pour guérir les effets, au lieu de prendre le vrai remède pour se débarrasser de la cause de leurs maladies. — Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul et unique remède au monde qui guérit le beau mal, le mal de matrice et toutes ces cruelles maladies qui affligent un si grand nombre de femmes, en détruisant le germe de la maladie. C'est une extrême folie de négliger ces indispositions insignifiantes au début, et qu'elles considèrent comme de simples bagatelles — mais ces petites indispositions, si elles ne sont pas soignées en temps, deviennent fréquemment de graves désordres et des maladies or-telles. Lisez le témoignage suivant, et vous aurez une preuve de la puissance des Pilules Rouges du Dr Coderre. " Depuis 14 ans, j'ai souffert le martyre d'une maladie de matrice. Pendant ces deux dernières années " surtout, le mal était tellement aggravé que " je ne savais pas quoi faire. Je ne pouvais " dormir, et les douleurs dans les côtes, le dos " et le cœur étaient si fortes que je ne pouvais " rester couchée. J'avais aussi les jambes " toutes couvertes de plaies. Trois médecins " me soignèrent mais sans succès. Un jour, je " vus une annonce des Pilules Rouges du Dr " Coderre pour les femmes, je résolus de les " essayer. Le succès a dépassé mes espérances, " car aujourd'hui, je suis guérie. Je suis si " contente que je vous envoie mon portrait en " même temps que mon témoignage pour être " publié, et puissent toutes les femmes ma- " ladies suivre mon exemple." Mme L. Emond, Kelly, P. O. Box 21, Lake Indiana, Co.



MME L. EMOND

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement, elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la sup-

pression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtes, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête.

—D'après les derniers calculs, la guerre contre l'Espagne coûtera aux États-Unis la somme de \$235,000,000.

EN TOUTE JUSTICE

Chacun reconnaît volontiers que pour la toux, le rhume, la grippe, la bronchite, la coqueluche, aucun remède ne peut être comparé au *Beume Rhumal*.

NOUVELLES A LA MAIN

Calino discute histoire naturelle : —Où, madama, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Les corbeaux vivent cent cinquante ans. La chose est prouvée.

—Prouvée, prouvée... par qui ? —Par l'expérience... Achetez demain un corbeau, regardez-le vivre... Et vous verrez.

M. Laffairé ne revint du cercle où il avait soupé, que vers la pointe du jour. Il tapa plusieurs fois à sa porte, mais vainement. Sa femme refusa de lui ouvrir.

—Non, dit-elle, tu resteras là jusqu'à l'heure du lever.

—Mais, dit Laffairé, ouvre-moi donc, je rapporte deux bouteilles de vin, et un perdreau.

A ces mots, Mme Laffairé ouvrit la porte et laissa entrer son mari.

—Où sont les deux bouteilles de vin et le perdreau ? demanda-t-elle.

—Ici, répondit Laffairé en se tapotant l'estomac. Je les ai avalés.

Entre jeunes filles :

—Tu crois que M. X... a l'intention de t'épouser ? Mais qu'est-ce qui te le fait croire ? T'a-t-il déclaré ses sentiments ?

—Non. Mieux que cela. Je sais qu'il s'est enquis très-sérieusement de la situation de fortune de papa...

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consomption, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne suppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Indiquer ce journal en écrivant. — S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (États-Unis).

C'EST LE SEUL MOYEN

Avoir toujours à sa portée une bouteille de *Beume Rhumal*, c'est le seul moyen de pouvoir se soulager de suite s'il survient une toux opiniâtre.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stocks le

R. G. - P D - D. A  
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, 2<sup>e</sup> pte de la rue St-Hubert.

LE MONDE MODERNE

Grand e Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. A bonnement : un an \$1.00 six mois \$2.30 trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

# HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

## PASTILLES du JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires : **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

# VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE — MARQUE D'APPEIT  
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 21 r.  
Malavart, 12, r. des Deux-Portes, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

# DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

# PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.  
Bureaux: 1 Edifice New York 11e, Montréal.  
1 et Atlantic Bldg., Washington, D. C.

# U. PERREAU

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

**LAPRES & LAVERGNE**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
TEL BELL 7283. MONTREAL  
- MARCHEMONT 843 P.Q.

50 YEARS' EXPERIENCE  
**PATENTS**  
TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.  
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.  
Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the  
**Scientific American.**  
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$5 a year; four months \$1. Sold by all newsdealers.  
**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

## Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



## Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

3586



## LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

# GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

# LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ



## VIN ST-LEHON

Naturel, Tonique, Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

Seuls agents au Canada.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

## Le Purificateur Tonique du Sang Du Dr Lussier

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang. Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs soumis sur demande.

La Cie Médicale de Valleyfield  
Bureau: 44 Banque du Peuple.

## LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

|            |                            |
|------------|----------------------------|
| ABONNEMENT | Un an 6 mois 3 moi         |
|            | Paris et Seine 50f 26f 14f |
|            | Départements 56f 29f 15f   |
|            | Etranger... 62f 32f 17f    |

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

# Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures.

Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.**

35 ans d'expérience

## Chapeaux d'Automne

# ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

# "La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception

CIRCULATION

64,938

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

...FONDE EN 1826...

# LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal ..... \$4.00 par an  
Hors Montréal ..... 3.00 par an

# Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT  
Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 Six mois . 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapl-au, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier  
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,